



«LA VICTOIRE QUI VAINC LE MONDE,
C'EST NOTRE FOI»

EXERCICES DE LA FRATERNITÉ
DE COMMUNION ET LIBÉRATION



RIMINI 2008

«LA VICTOIRE QUI VAINC LE MONDE,
C'EST NOTRE FOI»

EXERCICES DE LA FRATERNITÉ
DE COMMUNION ET LIBÉRATION



RIMINI 2008

Couverture : *Pierre sauvé des eaux* (détail), mosaïques, Montréal, cathédrale.

© 2008 Fraternità di Comunione e Liberazione
Traduction de l'italien: Daniel Jalade, Cécile Le Lay
Achevé d'imprimer en Juillet 2008
dans les ateliers Navarro, Toulon

Cité du Vatican, 22 avril 2008

*Révérénd père Julián Carrón
Président de la Fraternité de Communion et Libération*

À l'occasion de la retraite de la Fraternité de Communion et Libération sur le thème « La victoire qui vainc le monde, c'est notre foi », le Saint-Père adresse aux participants ses vœux affectueux et, tout en souhaitant que cette rencontre importante suscite une fidélité renouvelée à Jésus Christ, notre unique espérance, et un témoignage évangélique fervent, il invoque une abondante effusion de grâces célestes et vous envoie, à vous ainsi qu'aux responsables de la Fraternité et à tous les participants, une bénédiction apostolique spéciale.

Cardinal Tarcisio Bertone, Secrétaire d'État de Sa Sainteté

Vendredi 25 avril, le soir

À l'entrée et à la sortie du salon :

Franz Schubert : symphonie n° 8 en si mineur, D759 « Inachevée »

Carlos Kleiber – Wiener Philharmoniker

« Spirto Gentil » n° 2, Deutsche Grammophon

■ INTRODUCTION

Julián Carrón. Chacun d'entre nous arrive ici dans l'attente de quelque chose ; ce quelque chose dont nous avons véritablement besoin, nous ne pouvons pas nous le donner, nous ne pouvons que le recevoir. Pour cela, ce qui est le plus raisonnable, c'est de le demander à l'Esprit Saint.

Discendi Santo Spirito

Commençons notre rencontre en regardant, en compagnie de tous ceux qui nous écoutent en liaison satellite dans le monde, l'œuvre la plus puissante que le Mystère a réalisée au milieu de nous cette année.

Cela s'est passé le 24 février dernier, au Brésil, dans la cathédrale de San Paolo et son parvis : devant cinquante mille personnes et devant le cardinal de San Paolo, Son Éminence Odilo Scherer, nos amis Cleuza et Marcos Zerbini, ainsi que leurs amis du mouvement des *Sans Terre* (*Associação dos Trabalhadores SemTerra*), ont confessé devant tous leur désir de faire partie de notre histoire, parce qu'ils ont dit : « En rencontrant Communion et Libération, nous avons rencontré tout ce que nous avions besoin de rencontrer ».

Projection de la vidéo

[Transcription]

Marcos Zerbini. *Parfois, quelqu'un nous dit : « Merci pour tout ce que vous faites pour nous », « merci pour la possibilité que vous nous avez donnée d'aller à l'université et d'avoir une maison ». Mais vous ne savez pas que c'est nous qui devons vous remercier, parce que si nous vous avons aidés à aller à l'université, à avoir une maison, vous nous avez aidés à trouver quelque chose de bien plus grand, parce que vous êtes le chemin de notre rencontre avec Jésus Christ. Merci, du plus profond de mon cœur !*

Cleuza Ramos. *Vous tous ! Quelle joie d'être ici ! Je pensais que ce serait différent et que ce serait une journée de soleil. Mais Dieu a voulu qu'il pleuve, pour augmenter notre joie, en ce jour si important. Je pense que la journée d'aujourd'hui représente les vingt ans de souffrance que nous avons affrontés pour construire l'association. Rien de plus. La pluie qui est tombée aujourd'hui sont les larmes que j'ai versées pour construire cette association qui, aujourd'hui, est pour moi un motif d'orgueil, pour la maison, pour l'université. Quel grand moment ! Nous sommes ici depuis midi, sous la pluie, mais avec le cœur plein de joie.*

Carrón, nous... Il y a quelques années, tu avais un mouvement, Nuova Terra. Lorsque tu as rencontré don Giussani, tu lui as confié ton mouvement, parce que tu n'avais plus besoin de chercher ; tout ce que tu devais trouver, tu l'avais déjà trouvé. Et aujourd'hui, nous sommes ici pour refaire ce geste. Avec le même courage avec lequel tu as confié ton mouvement, je remets mon mouvement entre tes mains, parce que je n'ai plus besoin de chercher, tout ce que je devais chercher, je l'ai déjà rencontré. J'ai là le livre de l'association, qui doit encore être édité, où l'on raconte les vingt ans d'histoire de notre mouvement. Nous voulons te donner ce livre sur les vingt ans de construction de l'association. Les gouttes de pluie tombée aujourd'hui sont les larmes avec lesquelles chaque page de ce livre a été écrite ; c'est pour cela qu'il a plu aujourd'hui.

Carrón, nous voulons te suivre encore. L'histoire se répète encore une fois : tu as engendré ce peuple parce que tu as été engendré. L'association a travaillé toute une vie : c'est notre histoire. Mais je veux te suivre toi, tous tes pas, tes pensées, tes paroles ; je veux te suivre. Parce que plus que de l'université, plus que d'une maison, ce peuple a besoin de joie et d'espérance. Et tu es notre espérance. Je veux te suivre, Carrón.

Je veux rendre grâce pour ce jour, une journée historique pour l'association. Toute l'histoire passée, et celle future, je veux la vivre avec toi, Carrón. Que Dieu illumine toute ta vie, tes pas, pour que nous parcourrions ensemble ce chemin que Dieu nous a montré.

Carrón, je suis vraiment très émue. Nous voulions que la fête se déroule sur la place : il y avait les photos, la grande montgolfière avec la pancarte prête à s'envoler. Mais Dieu en a disposé autrement. Mais cette manifestation, cette joie... Je voudrais te dire que je suis très heureuse, que mon cœur est plein de joie, que ce n'est pas la tristesse qui me fait pleurer, mais la joie. J'aurais voulu que cette rencontre avec toi se déroule sur la place avec les cinquante mille personnes qui sont là dehors, parce que je voudrais que cinquante mille personnes soient témoins de ce moment. Mais Dieu n'a pas voulu, et nous aurons d'autres occasions pour témoigner de cela ensemble. Je te

remercie d'être ici ! Je te suis reconnaissante pour tout : pour ton affection, pour les personnes du mouvement qui m'ont si bien accueillie, pour les amis que nous avons rencontrés, père Filippo, père Douglas, père Vando, tous ; c'est difficile de se rappeler tous les noms de ceux que nous avons rencontrés sur ce chemin, on risque d'en oublier. Que Dieu bénisse chacun d'entre vous.

Et aujourd'hui, il n'y a pas deux chemins, il n'en existe qu'un seul. Aujourd'hui, Nuova Terra et Senza Terra s'unissent au mouvement de Communion et Libération. Merci Carrón !



Julián Carrón. J'ai voulu commencer en regardant ensemble ce que nous venons de voir, avant toute autre parole, comme signe d'une méthode entièrement basée sur la priorité donnée à ce que Jésus Christ fait au milieu de nous, au « avant » de toutes nos actions, dont nous parlons cet été.¹

Nous ne désirons rien d'autre que suivre ce qu'Il fait au milieu de nous. Pour cela, ce qui s'est passé au Brésil est le premier don que le Seigneur nous fait à cette retraite qui a pour titre : « La victoire qui vainc le monde, c'est notre foi ».² Ce que nous avons vu, c'est un don, fait pour répondre à l'urgence la plus grande que nous avons : la foi, la foi en Jésus Christ vivant, présent ici et maintenant.

Mais, en parlant de la foi, il est presque impossible de ne pas sentir combien la question de Jésus Christ est pressante : « Mais le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? ».³ On pourrait ressentir cette question comme un peu exagérée au début d'une rencontre comme la nôtre, chacun peut le penser, mais à moi, elle ne semble pas exagérée du tout, étant donné la difficulté que nous avons bien souvent à reconnaître le Mystère comme étant réel au milieu de nous. Nous l'avons vu à plusieurs reprises en faisant l'école de communauté sur la foi⁴ : le Mystère est fréquemment perçu comme abstrait. J'en ai entendu de toutes les couleurs : auto-conviction, déduction, projection... Non pas que cette question ne nous concerne pas, elle nous concerne, et comment ! À peine la raison doit-elle faire un parcours, l'existence du Mystère devient pour nous le fruit d'un raisonnement, d'une déduction, plus que d'une reconnaissance.

Quelqu'un m'écrit : « Pourquoi, bien qu'ayant besoin d'une certitude, je ne parviens jamais à faire confiance ? Pourquoi la réalité me semble-t-elle une tromperie ? Lorsque j'ai entendu la phrase que don Giussani a dite avant de mourir – « La réalité ne m'a jamais trahi » – je me suis émue : comme je voudrais être comme cela moi aussi ! Toutes ces années, je suis restée pour cela, et il me semble que c'est le contraire. Don Gius est terrible avec quelqu'un

comme moi. Je suis immorale parce que je ne fais pas confiance. Mais je ne fais pas confiance parce que la réalité me semble si contradictoire et Jésus n'est pas objet de scandale, n'est pas un obstacle à ce que je voudrais, mais peut-être (et j'ai peur de me l'avouer) une illusion. »

On peut rester pendant des années dans le mouvement et continuer à percevoir le Mystère comme abstrait et Jésus comme une illusion. Combien de fois, lorsque je parle avec les gens, ils me disent : « Mais pour moi, c'est abstrait ». Nous le voyons bien souvent dans la manière dont nous parlons du réel, dont nous décrivons la réalité, ce qui se passe, ce qui nous arrive, parce que le mystère n'est pas dans cette description, c'est tout au plus un sentiment ou un effort éthique, mais pas une donnée du réel. C'est comme si, à la fin, nous étions créateurs de ce que nous affirmons croire, au lieu d'être des témoins, nous renversons ce que dit le Pape : « Les apôtres ont été des témoins et non des créateurs ». ⁵ En cela, nous sommes vraiment modernes, parce que dans l'histoire, plein de gens n'ont pas cru, plein de gens n'ont pas suivi le christianisme, mais personne, jusqu'à ce que la modernité n'arrive, n'aurait songé à penser que Dieu, au fond, était une création de l'homme, avait été inventé. Pour cela, nous nous trouvons face à un défi culturel, un défi qui nous concerne tous. C'est pour cela que le Pape a dit, dans le document écrit après le synode sur l'Eucharistie : « Il est nécessaire de redécouvrir que Jésus Christ n'est pas une simple conviction privée ou une doctrine abstraite, mais une personne réelle, dont l'insertion dans l'histoire est capable de renouveler la vie de tous ». ⁶

« On ne peut construire (avons-nous lu dans l'école de communauté) que sur le rocher, sur ce qui est certain. Sans certitude, on ne construit rien. » ⁷ C'est là que réside l'importance du parcours que nous sommes en train d'accomplir ces dernières années : en partant du cœur, nous avons souligné que le cœur n'est pas le sentiment mais la raison, qu'il faut continuellement élargir, et que la raison atteint son point culminant dans la religiosité. Pour cela, lors de la retraite de la Fraternité de l'année dernière, nous avons justement parlé de la religiosité comme sommet de la raison. Maintenant, nous essayons d'aller au fond en parlant de la foi qui fleurit comme une fleur – disant don Giussani – au sommet de la raison. ⁸

Je ne cesse d'être surpris, parce que don Giussani avait justement dit cela l'une des dernières fois qu'il avait prêché la retraite à toute la Fraternité. On dirait qu'il l'avait dit pour aujourd'hui : « Il est impossible de vivre à l'intérieur d'un contexte général sans en être influencé. Nous participons nous aussi [nous, pas d'autres, nous] d'une semblable mentalité selon laquelle Dieu est conçu comme étant abstrait, ou oublié, ou même nié. Ainsi, dans la pratique, d'un point de vue existentiel, nous voudrions nier que "Dieu est tout en

tout”. Regardons dans notre esprit inquiet et confus comment peut être mesuré en nous « le mensonge » de la mentalité d’aujourd’hui à laquelle nous participons, parce que, nous aussi, « nous devons traverser tous les désagréments, toutes les tentations, les résultats frustrants, mais en gardant l’espérance, qui est vie de la vie ». Et il insistait : « Nous devons *prendre conscience d’une mentalité* qui, exaltant apparemment une renaissance religieuse, veut en réalité vraiment censurer le fait que “Dieu est tout en tout” parce qu’elle le perçoit comme abstrait, elle l’oublie, ou pire encore, elle le nie. Il nous semble, partant, qu’il faut prendre conscience de la réalité dans laquelle nous vivons, du moment “culturel”, dans le sens puissant du terme, de notre chemin ».⁹

Alors, quelle est la question ? De quoi s’agit-il ? Pourquoi cela arrive-t-il ? Attention, parce que c’est là que survient le premier décalage. La dernière chose à laquelle nous penserions, c’est ce que dit don Giussani : avant même une action ou une œuvre, il s’agit d’un problème de connaissance. Que le Mystère devienne abstrait pour nous, ou bien que nous considérions Jésus comme une illusion, c’est un problème de connaissance, ce n’est pas un problème de sentiment, et ce n’est pas d’abord un problème éthique.

En quoi consiste ce problème de connaissance ? Il le décrit ainsi : « La *négaration* [du fait que “Dieu est tout en tout”] a résulté d’une irrégiosité étrangère à la formation des peuples européens, [attention ! une irrégiosité] dont le commencement imperceptible consiste en une rupture entre un Dieu origine et sens de la vie, et un Dieu produit par la pensée, conçu selon les exigences de la pensée de l’homme ».¹⁰ Ce que nous pensons de Dieu n’a rien à voir avec ce qu’il est à partir de l’expérience, et cela survient sans même que nous nous en apercevions. Si, en ce moment, nous prenions véritablement conscience des choses, nous nous rendrions compte qu’il n’est rien de plus concret que le fait que c’est un Autre qui est en train de nous façonner maintenant, et l’instant d’après, nous cesserions de penser que c’est abstrait. Mais nous pouvons continuer de répéter que c’est abstrait, même si, dans l’expérience, il est en train d’agir avec une puissance dont nous ne nous rendons même pas compte.

Pourquoi cela arrive-t-il ? « L’essence de la question est éclaircie dans la lutte qui se développe sur la façon de lire et d’analyser le *rapport entre raison et expérience* ».¹¹ La réalité, notre réalité, tout ce que nous voyons, est une donnée, et la raison – si elle est loyale avec elle-même, si elle n’est pas complètement irrégieuse, si elle n’est pas déloyale avec ce qu’elle voit, si elle ne renonce pas à sa nature, à cette urgence de se donner raison de qu’elle a face à elle – ne peut pas ne pas arriver à Le reconnaître à l’œuvre. Nous sommes déraisonnables parce que nous ne soumettons pas notre raison, notre manière de penser Dieu ou le Mystère, à ce dont nous faisons l’expérience.¹² Voilà notre

irrégiosité : nous n'élargissons pas notre raison au point de reconnaître la donnée, le réel, dans son surgissement, qui est le Mystère.

Il suffirait d'un instant pour s'en rendre compte. Écoutez ce très beau dialogue entre Peppone et don Camillo : « C'en était trop pour Peppone [...]. Il [...] alla se planter, jambes écartées, devant don Camillo : "On peut savoir ce que vous nous voulez ? Est-ce que nous on vient vous trouver chez vous ?" "Ça n'a rien à voir ! Même si vous ne venez pas à l'église, Dieu existe toujours et vous attend." Smilzo intervint : "Le révérend aurait-il oublié que nous sommes excommuniés ?" Et don Camillo : "C'est secondaire. Même si vous avez été excommuniés, Dieu continue à exister et à vous attendre. Moi, je ne suis pas inscrit à votre parti, je ne vais pas à la Maison du peuple et l'on me considère même comme un ennemi du Parti. Est-ce que cela me permet de dire, excusez-moi, que Staline n'existe pas ?" "Staline existe, et comment ! hur-la Peppone. Et il vous attend au virage." Don Camillo eut un grand sourire : "Je n'en doute pas et je n'en ai jamais douté. Mais si moi, j'admets que Staline existe et qu'il m'attend, pourquoi ne voudrais-tu pas admettre que Dieu existe et qu'il t'attend ? Ce n'est pas la même chose ?" Ce raisonnement élémentaire impressionna Peppone. Mais Smilzo intervint encore : "La seule différence, c'est que votre Dieu on ne l'a jamais vu, tandis que Staline on peut le voir et le toucher. Moi, d'accord, je n'ai pas pu le faire, mais je peux au moins voir et toucher le communisme que Staline a créé !" Don Camillo ouvrit les bras : "Et le monde où nous vivons, Staline, toi et moi, ce n'est pas quelque chose qu'on peut voir et toucher ?" »¹³

Il suffirait de cette simple constatation pour qu'il nous soit plus facile de Le reconnaître, si présent qu'il est à l'origine de tout. Mais si par hasard, « les cieux à regarder »¹⁴ que nous avons chanté n'étaient pas utiles, ne suffisaient pas encore, le Seigneur fait arriver sous nos yeux ce que nous avons vu à San Paolo, qui est comme un cri : « Réveillez-vous ! Quelque chose d'abstrait est-il en mesure de générer ce que vous avez vu ? ». Le Seigneur a de la pitié et de la tendresse envers chacun d'entre nous, au point de venir à la rencontre même de nos difficultés, de se courber devant notre besoin et de faire survenir quelque chose qui nous aide à Le reconnaître. Et l'on reste sans voix face à ce qu'Il fait et Sa présence me remplit de silence.

Le silence ne se fait pas parce que nous devons nous taire, à cause d'un problème d'ordre, mais il naît de l'événement, et l'on reste sans voix face à ce qui arrive sous nos yeux. Pour cela, soutenons-nous réciproquement dans ce silence que Sa présence au milieu de nous engendre en ces jours, en offrant un sacrifice qu'un geste tel que celui-ci ne peut pas ne pas engendrer, pour que le Seigneur ait pitié de nous.

MESSE

HOMÉLIE DU PÈRE PINO

« Dieu résiste aux superbes mais donne sa grâce aux humbles » (1Pt 5, 5). Avec ce que nous avons vu et entendu au cours de cette dernière heure, nous pouvons déjà bien saisir quel est l'environnement où se meut notre liberté : demeurer dans cette superbe qui est déraison et irrégiosité, ou bien « solides dans la foi » (cette expression figure quatre fois dans les *Lettres* de Paul).

Cette solidité n'est pas, en premier lieu, notre force, notre cohérence, mais notre conscience, notre raison, qui s'ouvre face au témoignage qui nous parvient, de la même manière, aujourd'hui comme il y a deux mille ans. Au nom de Pierre, au nom de Sylvain, au nom de Marc, le premier qui a écrit ce que qu'il a entendu de Pierre raconter ce qu'il a vu, on peut ajouter aujourd'hui des milliers de noms : les premiers qui sont partis pour le Brésil en 1962, ceux qui sont acteurs et témoins de ce grand miracle, comme Cleuza, chacun de nous à la suite de don Giussani et de Julián.

La conclusion de l'Évangile de Marc nous dit : « Ils partirent et prêchèrent partout, tandis que le Seigneur œuvrait avec eux et confirmait la parole par les prodiges qui l'accompagnaient » (Mc 16, 20). Voilà le début de l'histoire chrétienne dans le monde, mais comment le christianisme demeure aujourd'hui, en ce jour, ici à Rimini et dans le monde, c'est exactement la même chose. Si nous sommes ici, c'est surtout pour renouveler, tout en mendiant, la conscience de comment le Seigneur est à l'œuvre dans la vie de chacun de nous et celle de son peuple.

Samedi 26 avril, le matin

À l'entrée et à la sortie du salon :

Franz Schubert : Sonate pour harpe et piano, D 821

Mstislav Rostropovich, violoncelle

Benjamin Britten, piano

« Spirto Gentil » n° 18, Decca (Universal)

Père Pino. En écoutant la musique de Schubert, la harpe, il ne peut que naître dans notre âme la conscience que chacun de nous, quel que soit le point du chemin qu'il a rejoint, est fait pour le bonheur : nous ne sommes pas faits pour nous perdre ou pour le néant. Mais qui réveille cette certitude, qui réveille cette demande sur le chemin de chaque jour ? Si chacun de nous était seul, si chacun de nous était laissé à ses pensées ou à la fragile lame de sa propre liberté, l'élan vers le destin serait destiné à s'ensabler. Pour cela, le début de la journée coïncide avec la possibilité de s'apercevoir qu'un Autre est notre compagnon sur notre chemin vers le destin, que le Destin en personne est notre compagnon de vie.

En regardant cette jeune femme totalement disponible à l'initiative du Mystère, reprenons conscience de la grandeur de notre destin.

Angelus

Laudes

Julián Carrón. Commençons en lisant le télégramme que le Saint-Père nous a envoyé : « À l'occasion de la retraite de la Fraternité de Communion et Libération sur le thème "La victoire qui vainc le monde, c'est notre foi", le Saint-Père adresse aux participants ses vœux affectueux et, tout en souhaitant que cette rencontre importante suscite une fidélité renouvelée à Jésus Christ, notre unique espérance, et un témoignage évangélique fervent, il invoque une abondante effusion de grâces célestes et vous envoie, à vous ainsi qu'aux responsables de la Fraternité et à tous les participants, une bénédiction apostolique spéciale.

Cardinal Tarcisio Bertone, Secrétaire d'État de Sa Sainteté »

Des messages nous ont été également envoyés de la part de Son Éminence le cardinal Angelo Scola, Patriarche de Venise, et de Son Excellence monseigneur Filippo Santoro, évêque de Pétrópolis.

■ PREMIÈRE MÉDITATION

La foi, méthode de connaissance

1. La foi, méthode de connaissance

« Pour la plupart des gens (également pour ceux qui vont à l'église), le rapport avec Dieu, avec le divin, c'est-à-dire avec ce qui devrait être perçu comme l'origine et le destin de tout, est comme cela : des paroles »¹⁵ disait don Giussani il y a quelques années. Nous ne sommes pas bien différents, comme nous l'avons vu hier, ils sont nombreux ceux pour qui le mystère est abstrait, lointain. La raison de notre perception du Mystère comme lointain – nous disait don Giussani – c'est qu'il y a une distance en nous-mêmes entre raison et expérience.

Qu'a fait, et continue de faire, le Mystère pour nous aider à vaincre cette distance, pour éviter que nous percevions Dieu comme lointain, abstrait ? Par pitié envers chacun de nous, le Mystère est entré dans l'histoire pour aider chacun de nous à Le reconnaître plus facilement.

« Dieu a fait voler en éclats cette séparation [continuait don Giussani], ce vide entre Lui et l'expérience de l'homme. [...] Dieu, le Mystère qui fait toutes les choses, a fait voler en éclats cette distance, le vide qu'inévitablement l'homme mettrait entre le temps et l'espace, c'est-à-dire la réalité sensible, visible, tangible, audible, et Dieu. [...] Le Mystère a fait voler en éclats l'abstraction et la distance où l'homme le maintiendrait inévitablement, puisque n'étant ni visible, ni touchable, ni audible, la pensée ne pouvant le saisir comme elle saisit la signification d'un visage et l'affection ne pouvant le regarder comme on regarde un visage. [...] Dieu a déchiré, a brisé la distance dans laquelle nous le sentions et le maintiendrions. Comment Dieu a-t-il fait voler en éclats cette distance ? En s'incarnant et en naissant du sein d'une femme comme un enfant. [...] Pour se faire reconnaître, Dieu est entré dans la vie de l'homme comme un homme, sous une forme humaine, de sorte que la pensée et tout son pouvoir imaginaire, l'affectivité et sa recherche, ont été comme "bloquées", attiré comme par un aimant, »¹⁶ par cette espérance qu'Il a un jour suscité en moi.¹⁷

Tout notre moi est attiré par Lui. On voit là toute l'importance de la méthode à laquelle je faisais allusion hier, de cette priorité donnée à ce qu'Il fait Lui. Il ne répond pas à nos difficultés par un raisonnement, mais par un fait, un fait si attirant qu'il suscite une espérance à laquelle nous ne pourrions songer. Quelle loyauté faut-il pour laisser la place chaque instant à cette priorité, depuis qu'un jour Il a suscité cette espérance en moi !

Comment savons-nous que cela est arrivé, que le Mystère est devenu un facteur du réel ? À travers cette méthode de connaissance que nous appelons la foi. Parler de foi comme méthode de connaissance veut dire déjà dès le début soustraire la foi au terrain de l'irrationnel, du sentiment, et restituer la foi au terrain de la véritable connaissance rationnelle. C'est décisif pour le caractère raisonnable de la foi et pour sa dignité culturelle.

Mais quelle est l'origine de ce parcours de connaissance ? Quel est le point de départ de cette méthode de connaissance qu'est la foi ? Il suffirait que chacun, un instant, regarde son expérience avec une pleine conscience : qu'est-ce qui t'a amené ici ? Qu'est-ce qui t'a amené à croire ? Chacun de nous peut répondre simplement avec cette phrase que le Pape a dite et que nous avons entendue dire avec des mots semblables par don Giussani à bien des occasions : « À l'origine du fait d'être chrétien, il n'y a pas une décision éthique ou une grande idée, mais la rencontre avec un événement, avec une Personne ». ¹⁸ Pour cela, « la première caractéristique de la foi chrétienne, c'est qu'elle part d'un fait, un fait qui a la forme d'une rencontre ». ¹⁹

La foi prend son départ hors de nous-mêmes : c'est un fait, c'est une objectivité qui lance un défi à la subjectivité de l'homme. Il n'y a rien d'abstrait, aucune déduction, aucune projection ; déjà dès le départ, c'est la rencontre avec quelque chose qui est hors de moi, si bien que rien d'autre n'a suscité cette espérance que Lui a suscitée en moi. Pour cela, la foi est un geste humain et doit naître de manière humaine, parce qu'elle ne serait pas humaine si elle naissait sans raison, elle serait déraisonnable, c'est-à-dire pas humaine. Et la manière dont la foi naît de manière raisonnable, c'est-à-dire en portant en elle pour l'homme, pour tout homme, l'évidence de sa consistance, l'évidence de sa raison, c'est une rencontre, c'est l'événement d'une rencontre.

Nous ne sommes pas ici maintenant parce que nous avons eu une vision, ni à cause de notre imagination, ni à cause de quelque chose d'abstrait, mais à cause de la rencontre avec un fait si exceptionnel qu'il nous a « bloqués », attirés. Pourquoi nous a-t-il pris de la sorte ? Pourquoi nous a-t-il attirés comme cela ? À cause de son caractère exceptionnel, parce que rien d'autre ne correspondait et ne correspond à toutes les exigences de notre être. C'est pour cela que le Mystère n'est pas un inconnu pour nous ; mais c'est le Mystère qui s'est rendu accessible et Son incompréhensibilité n'est pas une détermination négative – dit von Balthasar – mais une propriété positive du connu. ²⁰ Ce que je vois, ce que je rencontre, s'impose tellement à moi que je ne peux pas le mesurer, je ne peux pas le mettre dans ma poche, et cela non pas parce que je ne le connais pas, mais justement parce que je le connais. Regardez combien de fois les disciples ont fait cette expérience, par exemple lors de la pêche mi-

raculeuse : le Mystère n'était pas inconnu – il était là, devant eux – mais il les dépassait de toutes parts et provoqua cette réaction de la part de Pierre : « Éloigne-toi de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur ! ».²¹ Il ne disait pas cela face à l'inconnu, mais face au Mystère qui débordait de toutes parts sous ses yeux. Et c'est pour cela que bien souvent, il ne pouvait s'empêcher de dire : « Jamais nous n'avons rien vu de pareil ».²²

Pourquoi, au contraire, continuons-nous à Le percevoir si souvent comme abstrait, comme lointain ? Don Giussani l'attribue à un détachement de la raison de l'expérience. Ce passage de l'Évangile nous aidera sûrement à comprendre ce qu'est ce détachement : « Et il advint, comme il faisait route vers Jérusalem, qu'il passa aux confins de la Samarie et de la Galilée. À son entrée dans un village, dix lépreux vinrent à sa rencontre et s'arrêtèrent à distance ; ils élevèrent la voix et dirent : "Jésus, Maître, aie pitié de nous." À cette vue, il leur dit : "Allez vous montrer aux prêtres." Et il advint, comme ils y allaient, qu'ils furent purifiés. L'un d'entre eux, voyant qu'il avait été purifié, revint sur ses pas en glorifiant Dieu à haute voix et tomba sur la face aux pieds de Jésus, en le remerciant. Et c'était un Samaritain. Prenant la parole, Jésus dit : "Est-ce que les dix n'ont pas été purifiés ? Les neuf autres, où sont-ils ? Il ne s'est trouvé, pour rendre gloire à Dieu, que cet étranger !" Et il lui dit : "Relève-toi, va : ta foi t'a sauvé." »²³

Jésus reste étonné : « Comment donc ? N'ont-ils pas été guéris tous les dix ? Un seul est revenu rendre gloire à Dieu ? ». C'est-à-dire qu'un seul a compris ce qui s'est véritablement passé. Jésus ne leur reproche pas seulement leur ingratitude, mais leur manque de connaissance de la portée de ce qui s'est passé. C'est là que s'introduit l'irrégiosité dont parlait don Giussani, sans que l'on s'en rende compte. Non pas que les autres n'aient pas vu leur guérison, ils l'ont vue, ils l'ont touchée, ils ont pu la toucher, mais ils n'ont pas compris et ils ont perdu le meilleur. Et il n'y en a qu'un seul, un samaritain – rien n'échappe à l'Évangile – quelqu'un qui ne faisait pas partie du peuple d'Israël, à ne pas tenir pour acquis ce qui s'est passé.

Où se situe le problème ? Essentiellement dans l'usage de la raison devant ce que nous voyons. C'est là que s'opère bien souvent une irrationalité ou un rationalisme : nous réduisons ce que nous voyons et bloquons la provocation lancée à l'intelligence et au cœur par ce que nous voyons. Le problème de la foi concerne, non pas ce que nous ne voyons pas, mais ce que nous voyons, ce que nous touchons, ce dont nous faisons l'expérience – comme la guérison – qui nous oblige à élargir la raison et à nous laisser entraîner, à nous laisser attirer par cette Présence bonne qui entre dans notre vie.

Qui accepte ce défi qui provient du réel, d'un réel qui s'impose à nous, d'un réel si exceptionnel ? Qu'est-ce qui nous permet de connaître sans rien

réduire, sans imposer notre mesure, pour ne pas perdre le meilleur ? Don Giussani nous l'a répété chaque jour : « Le christianisme présente ainsi son grand "inconvenient" : il exige "des hommes" pour être entendu et vécu. Des hommes : c'est-à-dire ce niveau de la nature où elle prend conscience d'elle-même. Si l'humanité ne vibre pas, il n'est pas de persuasion d'un discours religieux qui puisse tenir. Le christianisme n'a pas d'autre "arme" que d'être homme et de vivre en tant que tel. »²⁴ « Pour cela, disait-il, c'est le désir qui assure la foi véritable, parce que la foi véritable, c'est de reconnaître sa présence, cette présence, mais cette reconnaissance n'est pas vraie si elle ne coïncide pas [avec] le désir. Le désir est le premier geste, et à mon avis le seul geste, où la vérité de l'homme se joue, se joue elle-même véritablement pour faire place au Seigneur ». Ce désir est la pauvreté de cœur, d'esprit : « La pauvreté de cœur est le désir de cette présence face à laquelle le cœur ne se trouble pas ». ²⁵ C'est pour cela que c'est plus facile pour les simples de cœur. Comme dit Chesterton : « Les sages – dit-on – ne voient pas de réponse à l'énigme de la raison. Le mal n'est pas que les sages ne voient pas la réponse, mais qu'ils ne voient pas l'énigme. »²⁶

C'est pour cela que nous avons autant de mal, à cause de ce manque d'humanité à comprendre jusqu'au bout ce qui s'est passé dans la rencontre, cette espérance qu'Il a suscitée en nous. Et c'est pour cela que don Giussani nous a si souvent répété cette phrase de Théophile d'Antioche : « Maintenant si tu me dis : "Montre-moi ton Dieu", je pourrais te répondre : "Montre-moi ton homme, et moi je te montrerai mon Dieu" ». ²⁷ Il faisait ce commentaire : « Je crois que cette phrase devra être citée à chacune de nos rencontres. Il y a là tout ce que nous aurions voulu savoir dire en vingt-cinq ans. Ce que je peux te dire, c'est seulement une réponse à ton humanité ; et si tu ne me fais pas voir ton humanité, quelle réponse puis-je te donner ? "Rien n'est aussi peu crédible qu'une réponse à une question que l'on ne pose pas" ». ²⁸

Saint Augustin disait : « ...est tiré vers le Christ l'homme qui trouve ses délices dans la Vérité, qui trouve ses délices dans la Béatitude, qui trouve ses délices dans la Justice, qui trouve ses délices dans la Vie éternelle, car tout cela, c'est le Christ ! ». ²⁹ Je comprends que j'ai ce désir de la vérité si, quand je rencontre Jésus Christ, je me sens tout attiré par Lui. Et à quoi vois-je que je suis vraiment attiré ? Au fait que la guérison ne me suffit pas ! En effet, que m'importe la guérison sans Lui ? Voilà notre drame, comme celui des lépreux : un seul a ressenti l'urgence, le besoin de revenir sur ses pas, un seul a compris la portée de ce que s'était passé, a compris que ce qui était le plus important n'était pas la guérison, mais qu'à travers la guérison c'était Lui qui s'était rendu présent. Il ne lui suffisait pas d'être guéri, mais il avait besoin de Lui. Pour cela, nous pouvons bien voir tant de chose qui nous surviennent,

sans avoir besoin de Lui, ni d'arriver à la foi, ni d'arriver à Le reconnaître, et pour cela nous perdons le meilleur.

« Tu montres – poursuit saint Augustin – assez à quelle excellence tu as élevé la créature raisonnable [voilà notre grandeur] : pour goûter le repos dans la béatitude, tout ce qui est moindre que toi-même [Jésus Christ] ne lui suffit pas ». ³⁰ Tout ce qui est moindre que Lui ne nous suffit pas.

Ainsi, pour comprendre, il faut l'humain, réveillé par la puissance d'un fait si exceptionnel qu'il l'attire entièrement. Mais bien souvent, comme les autres, nous ne ressentons pas cette urgence. Et que fait Jésus, alors ? Il ne se fâche pas, mais s'étonne que nous ne comprenions pas, comme il s'étonnait qu'ils ne comprenaient pas à ce moment-là, et il continue de témoigner, avec une position qui naît d'une origine mystérieuse, comme la mère qui, même lorsqu'elle ne parvient pas à faire sourire son enfant, continue de sourire sans se fatiguer, sans s'énerver, essayant de susciter le moi de son enfant qui s'exprime dans le sourire. C'est ce que fait Jésus.

2. Le témoin

Deuxième passage. Dans la vie partagée avec Lui, émerge de plus en plus la figure unique et incomparable du témoin. Le caractère exceptionnel et singulier de cette Présence faisait toujours surgir cette question : « Qui est-il ? ». Celui qui se pose une telle question face à ce qu'il a devant lui reconnaît qu'il n'est pas en mesure d'expliquer le mystère de cette présence, de cette personne : cette présence renvoie plus loin, l'explication ultime n'est pas en elle, elle témoigne d'un Autre.

a) Jésus Christ, témoin du Père

Si nous regardons notre expérience, qu'est-ce qui a empêché que l'éloignement ou la conception abstraite du Mystère ne prennent le dessus ? La rencontre avec une Présence que nous n'avons pas pu réduire à une abstraction. Et quel en est le signe le plus éclatant ? Comme pour les disciples, bien souvent surgit cette question : « Qui est-il ? », de façon urgente. La foi – avons-nous vu dans l'école de communauté – commence exactement avec cette question : « Qui est-il ? ». « Là se pose le problème de la foi, la réponse à la question est la réponse de la foi : l'un répond oui et l'autre non ». ³¹ Ce n'est pas du tout abstrait. La question « Qui est-il ? » surgit face à une présence que je peux toucher, que je peux voir, qui suscite ma liberté.

« Il y eu de nouveau scission parmi les Juifs à cause de ces paroles. Beaucoup d'entre eux disaient : "Il a un démon ; il délire. Pourquoi l'écoutez-

vous ?” D’autres disaient : “Ces paroles ne sont pas d’un démoniaque. Est-ce qu’un démon peut ouvrir les yeux d’un aveugle ?” ».

Jésus, pour continuer de collaborer au destin de chacun, pour les empêcher de fermer la porte, les met au défi en accomplissant des œuvres devant eux : « Vous dites : “Tu blasphèmes”, parce que j’ai dit : “Je suis Fils de Dieu” ! Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas, mais si je les fais, quand bien même vous ne me croiriez pas, croyez en ces œuvres, afin de reconnaître une bonne fois que le Père est en moi et moi dans le Père ».³²

Mais, pour provoquer davantage leur raison et leur liberté, il ne s’arrête pas là : après les avoir rassasiés, il aurait pu se contenter de cela, n’est-ce pas ? Ils avaient reconnu qu’ils voulaient le faire roi, alors pourquoi Jésus ne se serait-il pas contenté de cela ? Mais lui, les provoque encore.

« Le lendemain, la foule qui se tenait de l’autre côté de la mer vit qu’il n’y avait eu là qu’une barque et que Jésus n’était pas monté dans le bateau avec ses disciples, mais que seuls ses disciples s’en étaient allés. Cependant, de Tibériade des bateaux vinrent près du lieu où l’on avait mangé le pain. Quand donc la foule vit que Jésus n’était pas là, ni ses disciples non plus, les gens s’embarquèrent et vinrent à Capharnaüm à la recherche de Jésus. L’ayant trouvé de l’autre côté de la mer, ils lui dirent : “Rabbi, quand es-tu arrivé ici ?” Jésus leur répondit : “En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non pas parce que vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé du pain et avez été rassasiés.” ». Jésus ne cède pas, ne réduit pas sa proposition, et continue de les défier : « Travaillez non pour la nourriture qui se perd, mais pour la nourriture qui demeure en vie éternelle, celle que vous donnera le Fils de l’homme, car c’est lui que le Père, Dieu, a marqué de son sceau ». Et voici la dernière étape du défi : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l’homme et ne buvez son sang, vous n’aurez pas la vie en vous. » Il savait que, sans cette étape, tout le reste ne serait pas suffisant pour répondre à leur besoin humain, au besoin de ceux qui L’écoulaient, pour remplir leurs cœurs. Arriver à la fin n’est pas une option, la foi n’est pas une option. À ce stade, tout s’écroule ou bien tout demeure sur pied. Pour cela, il ne s’arrête pas : « Voulez-vous partir, vous aussi ? ».

Quel spectacle de liberté que la liberté de Jésus ! Il n’a pas peur de rester tout seul, il ne cède rien lorsque sont en jeu le destin de l’homme et son bonheur. Quelle passion ! Quelle passion pour chacun de nous ! Et cette liberté de Jésus est la plus puissante provocation à la liberté de Pierre, qui est obligé d’émerger, de prendre position, à dire ce qu’il est lui-même du plus profond de son être. Alors Simon Pierre, avec son impétuosité habituelle, dit : « Maître, nous non plus ne comprenons pas ce que tu dis, mais si nous te quittons, où allons-nous ? Toi seul as les paroles qui expliquent la vie. Il est im-

possible de trouver quelqu'un comme toi. Si je ne peux pas croire en toi, je ne peux pas croire non plus à mes propres yeux, je ne peux croire en rien ».³³

Écoutez, c'est ça la véritable alternative, dit don Giussani : « c'est l'alternative suprême, véridique et réelle : soit tout s'achève dans le néant – néant ce que j'aime, néant ce que j'estime, néant ce que je suis et que sont mes amis, néant le ciel et la terre, tout est néant puisque tout termine en cendres – soit cet homme a raison, il est ce qu'il prétend être. »³⁴ Si nous nous contentions et ne parvenions pas à Le reconnaître, nous incrémenterions le nihilisme, et pour cela, tôt ou tard, la foi ne nous intéresserait plus. Arriver à la fin n'est pas une option, c'est la seule possibilité qui reste intéressante pour la vie. Pour cela, il nous intéresse de faire tout le parcours de la connaissance. Et don Giussani fait ce commentaire : « Cette affirmation synthétise la révélation dramatique de Jésus Christ et l'apparition de la foi dans le monde ; c'est le moment où la foi en Jésus Christ apparaît dans le monde et durera jusqu'à la fin de celui-ci ».³⁵

La partie n'est pas terminée tant que l'on ne trouve pas de réponse à cette question : « Qui est-il ? », que la rencontre avec Lui fait naître. Le témoin me rend le Mystère présent au point de faire naître cette question : « Qui est-il ? », mais tout seul, je ne parviens pas à identifier ce qu'est ce Mystère. Comme nous le disons parfois entre nous : « Je ne parviens pas à dire que ce Mystère que j'ai rencontré est Jésus Christ, je ne parviens pas à dire son nom ». Les disciples non plus. Ils ont tenté de répondre par eux-mêmes à la question, il y a eu des tentatives de réponses (Jean Baptiste, Elie, Jérémie, l'un des prophètes), mais cela ne suffisait pas.

Pour cela, le témoin n'est pas seulement celui qui suscite la question mais celui qui y répond. Pour cela, don Giussani, dans *Si può (veramente?!) vivere così?*, ajoute un autre point aux cinq énoncés dans *Si può vivere così?* : « Sa réponse ».³⁶ C'est Lui le seul en mesure de donner la réponse à la question. Et comment y répond-il ? « Si un homme quelconque, qui aurait vécu au temps de Jésus et L'aurait rencontré, lui avait posé cette question : “Mai toi, qui es-tu ? Comment t'appelles-tu ?”, Jésus aurait pu répondre : “Je suis l'envoyé du Père” (*missus*, l'envoyé du Père). Envoyé par un Autre : cette expression implique le mystère par rapport à Son origine et Son but, implique le mystère total de Sa personne qui, pouvant être rencontré dans l'expérience et constaté dans l'existence, est exactement lié au sens de ce mot : “envoyé” ».³⁷ Si nous lisons l'Évangile de saint Jean, nous trouvons partout cette expression : « envoyé », « je suis “l'envoyé du Père”, l'expression parmi les hommes du mystère du Père, la présence parmi les hommes du Mystère qui fait toutes les choses ».³⁸ Lire l'Évangile de Jean en essayant de surprendre chaque expression où Jésus traduit Sa conscience d'être envoyé du Père, génère une profon-

de émotion face au Mystère. C'est cela l'explication ultime de son caractère exceptionnel : « Je ne suis pas seul ; mais il y a moi et celui qui m'a envoyé ». ³⁹ « Moi et le père, nous sommes un ». ⁴⁰ Jésus Christ est le témoin du Père parce qu'il est l'envoyé du Père.

Et pourquoi est-il raisonnable de croire en Lui comme étant l'envoyé du Père ? On voit précisément là la singularité unique du témoignage de Jésus Christ. Il ne porte pas le contenu de la vérité comme pourrait le porter un prophète ; Il *est* la vérité. Et pourquoi puis-je le comprendre, puis-je le savoir ? Parce qu'Il la rend présent en la communiquant de telle manière que nous pouvons saisir Son témoignage unique. « Entre Socrate et le Christ – écrit von Balthasar – il n'y a [...], au point décisif, qu'opposition parce que Socrate ne peut que renvoyer à la vérité qu'il n'est pas, tandis que le Christ est la vérité et peut par conséquent la communiquer par lui-même ». ⁴¹ Jésus Christ est la vérité et il la communique en Se communiquant.

Nous avons si souvent entendu don Giussani dire qu'en Jésus Christ contenu et méthode coïncident, et cela revêt une importance décisive : en faisant survenir cette vérité qu'il témoigne, Il nous aide à Le reconnaître.

Je peux raisonnablement croire au témoin Jésus de Nazareth, au témoin externe que je touche, que je palpe, que je vois, par le témoin interne de la correspondance dont je fais expérience dans le rapport avec Lui : les deux témoignages coïncident. Pour cela, si je ne crois pas en Toi, je ne peux pas croire non plus en mes propres yeux, je ne peux plus croire en rien. La correspondance dont je fais l'expérience en rencontrant Jésus Christ est si unique et impossible, que c'est seulement avec Lui que je peux parvenir à connaître jusqu'au fond la réalité. Non seulement je connais la réalité jusqu'au fond, non seulement je me connais jusqu'au fond, mais je suis davantage moi-même. Je sais que c'est Lui parce qu'Il fait grandir mon être, il me permet d'être tout entier moi-même. C'est pour cela que j'ai besoin de Lui. En rencontrant Jésus – et seulement Lui – mon humanité s'accomplit mystérieusement selon la nature de l'expérience élémentaire ; c'est une disproportion naturelle que je ne peux pas accomplir tout seul.

Rappelons-nous de l'image du « résonateur de Quincke » ⁴² que don Giussani employait pour désigner cette harmonie entre la rencontre avec une personne historique et les exigences infinies de mon être, de mon cœur. Si mon expérience élémentaire atteint son sommet lorsque je peux dire : « Je-Suis-Toi-qui-me-fais », en rencontrant Jésus je peux dire, par pure grâce : « Je-Suis-Toi-qui-m'attires » à cause de l'espérance qu'Il a suscitée en moi. « Le Christ m'attire tout entier, tant Il est beau ! » ⁴³ Moi, mais non plus moi. La décision d'adhérer, de croire en Lui, dit don Giussani « est seulement générée par la découverte que mon propre moi est attiré par un Autre, que la

substance de mon moi, la substance de mon être, mon cœur, est égal à “être attiré par un Autre” »⁴⁴ et c’est en cela que mon moi s’accomplit.

Pour cela, critère du cœur et témoin vont de pair. Il est inutile d’opposer cœur et témoin – comme je l’ai souvent entendu dire lorsque nous avons parlé du témoin – parce que c’est le cœur qui reconnaît le témoin par cette expérience de plénitude que personne d’autre ne peut me donner. C’est mon cœur qui me permet de reconnaître la vérité, parce qu’il est amené à une plénitude qui est un « plus ». « Ainsi, le jugement à propos de la crédibilité du témoin, dit don Giussani, est un jugement que je donne avec ma raison » : si je ne peux pas croire à ce que voient mes yeux, je ne peux pas croire à moi-même. « Je suis parvenu à prendre conscience par ma connaissance directe, c’est-à-dire en utilisant ma raison. La foi ne suppose pas la foi pour être foi, mais elle suppose la raison pour être foi ». ⁴⁵ Si je ne crois pas en Toi, je ne peux plus croire à ce que voient mes yeux, je ne peux plus croire en rien.

Pour cela, la foi en Dieu est la foi en Jésus Christ. De cette manière, Jésus accomplit le but pour lequel il est entré dans le monde. Jésus ne concevait pas, nous a toujours dit don Giussani, « son attrait sur les autres comme une référence ultime à lui mais au Père ; à Lui pour qu’Il puisse mener au Père, comme connaissance et comme obéissance », ⁴⁶ parce que c’est là que s’accomplit toute la nature de mon moi qui est désir de l’Infini. Après, si nous nous arrêtons à la première guérison venue, tôt ou tard nous devenons sceptiques, parce que cela ne suffit pas, cela ne suffit pas si je ne T’ai pas Toi, Jésus Christ. Pour cela, Jésus ne cède pas d’un millimètre sur cela, parce que s’il cédait, le christianisme serait fini : « Qui croit en moi, ce n’est pas en moi qu’il croit, mais en celui qui m’a envoyé ». ⁴⁷ C’est pourquoi Sa mission est d’être témoin du Père.

b) L’Église, témoin de Jésus Christ

Comme Jésus Christ, témoin du Père, l’Église est témoin de Jésus Christ. La contemporanéité de Jésus Christ aujourd’hui, c’est l’Église. « C’est à l’Église qu’il revient en effet de rendre présents et comme visibles Dieu le Père et son Fils Incarné », ⁴⁸ dit la constitution *Gaudium et Spes*. Pour cela, l’Église « s’applique totalement à exclure la qualité purement auto-référentielle [toute référence à elle-même] de la foi qu’elle vit ». ⁴⁹ La référence est Jésus Christ. L’Église – en utilisant une image, une expression, chère aux pères de l’Église – parle d’elle-même comme de la lune. Saint Ambroise dit : « Elle est la vraie lune. [...] L’Église brille non pas de sa propre lumière, mais de celle de Jésus Christ et elle tire sa splendeur du Soleil de justice, de sorte qu’elle peut dire : *Ce n’est plus moi qui vit, mais le Christ qui vit en moi* ». ⁵⁰ À travers l’Église, c’est le même Jésus Christ ressuscité qui continue de nous attirer,

mais « *en nous attirant à lui, il nous attire au Seigneur* : donc, à proprement parler, il ne nous attire pas à lui pour lui »,⁵¹ mais pour nous amener au Seul en mesure de nous accomplir : rien ne nous suffit qui soit moins que Toi. Pour cela, si nous nous arrêtons, tôt ou tard le christianisme, Jésus Christ, ne nous intéressent plus. Si nous ne comprenons pas cela, nous verrons dans notre vie qu'il ne nous intéresse plus, parce que rien d'autre ne correspond à cela. La foi n'est pas une option.

L'Église s'illustre devant nos yeux à travers les témoins. Le plus important d'entre eux est pour nous don Giussani. Ce n'est pas par hasard que le cardinal Ratzinger avait dit aux funérailles de don Giussani, « ... ayant guidé les personnes non vers lui-même, mais vers Jésus Christ, il a vraiment gagné les cœurs ». ⁵² Don Giussani nous a fasciné précisément parce qu'il n'a pas conduit à lui les personnes, mais les a entraînées à Jésus Christ, pour nous entraîner à Jésus Christ. Je ne connais pas la manière dont le Mystère amène chacun d'entre nous à notre destin, quelle est la personne qu'il vous met devant, qui vous entraîne, c'est chacun d'entre nous qui le savons, chacun d'entre vous. Quelle priorité faut-il Lui donner à Lui qui est à l'œuvre et qui met devant moi des témoins qui suscitent cet attrait puissant, pour ne pas nous arrêter mais aller vraiment vers le Seul qui nous accomplit !

3. La foi, reconnaissance du Mystère présent

« Il y a quelque chose dans notre expérience qui vient d'au-delà de celle-ci : imprévisible, mystérieux mais qui fait partie de notre expérience. Avec quel instrument de notre personnalité pouvons-nous saisir cette Présence imprévisible, invisible au premier abord, mystérieuse ? Avec cet instrument que l'on appelle la foi. [...] Nous percevons cependant dans notre expérience le souffle, le frémissement ou les conséquences d'une Présence surprenante que l'on ne peut expliquer », mais qui est là. J'ai dit que la foi est une forme de connaissance qui est au-delà des limites de la raison. Pourquoi est-elle au-delà des limites de la raison ? Parce que la foi perçoit quelque chose que la raison ne peut saisir : "La présence de Jésus parmi nous", "Jésus-Christ est présent ici et maintenant". La raison ne peut le percevoir comme elle perçoit votre présence, est-ce clair ? Pourtant je dois admettre qu'il est présent. Pourquoi ? Parce qu'il y a ici un élément présent, un élément qui caractérise cette compagnie. Cet élément produit un certain type de résultats au sein de cette compagnie, certaines résonances si surprenantes que, si je n'admettais pas qu'il existe quelque chose d'autre, je ne rendrais pas compte de l'expérience [...]. Il peut y avoir un facteur de cette réalité dont on entend l'écho, dont on perçoit les fruits, dont on peut même voir les conséquences, sans pour autant pouvoir

le voir directement. Si je dis : “Alors, il n’existe pas”, je me trompe car j’élimine quelque chose de l’expérience, ce qui n’est plus raisonnable. » Pour cela, la foi « est un acte de connaissance qui perçoit la présence de quelque chose que la raison ne saurait saisir, mais qui pourtant doit être affirmé, sans quoi on éluderait, on éliminerait quelque chose qui est présent dans l’expérience [...] ; il est inexplicable, mais il est présent dans l’expérience. Il y a donc forcément en moi une capacité de comprendre, de connaître un niveau de la réalité plus grand que d’ordinaire. »⁵³ Parce que Lui le fait survenir, il me rend capable de le saisir parce qu’il élargit mes capacités de comprendre.

C’est toute la lutte que Jésus a eue avec ses disciples et qu’il a avec nous. Von Balthasar dit : « La manière dont les apôtres, en tant qu’Israélites croyants, avaient un commerce terrestre avec le Seigneur, était foncièrement [absolument] dans la ligne de l’Ancien Testament. [...] Tout d’abord les disciples sont, comme le peuple, endurcis et aveuglés, ils sont inintelligents, de peu de foi, sans courage à croire, avides de miracles, ambitieux, authentiques représentants de leur race [c’est une consolation pour nous]. [...] La difficulté pour les apôtres, dans leur commerce terrestre avec le Seigneur, n’est pas l’expérience sensible [non qu’ils ne voyaient pas : ils voyaient], mais la foi [ils s’arrêtaient avant], et la foi qui est appropriée à cet objet de foi et en a la pleine vision ». ⁵⁴ Ils n’étaient pas capables de saisir l’exceptionnalité. Pour cela, toute la lutte que Jésus engage avec nous, sans accepter d’en réduire la portée, est comme celle qu’il a eue avec ses disciples : tenter de faciliter le fait que nous ne nous arrêtions pas à l’expérience sensible mais que nous reconnaissons ce qu’il y a dans l’expérience.

C’est là que nous trouvons le dernier écueil, parce qu’il n’est pas toujours facile de reconnaître. Don Giussani nous dit : Qu’est-ce qui nous aide à reconnaître Quelque chose qui existe mais que je ne vois pas ? Comme il l’a écrit dans *Le Sens religieux* : comment faire pour dépasser ce vide entre ma raison et ma volonté d’adhérer ? Ce passage advient à travers la présence de l’autorité et de la compagnie (vous rappelez-vous ce qu’il disait à propos de l’expérience du risque ?).

Mais cela sert jusqu’à un certain point. Lorsque les choses deviennent vraiment dures – pensons aux apôtres durant la Passion : ils l’ont tous abandonné, même la présence de Jésus parmi eux n’a rien pu faire – alors il faut une force plus puissante : c’est Jésus Christ ressuscité et Son Esprit qui domine le monde, qui entre dans le monde – la Pentecôte – pour les aider à cette ultime reconnaissance. Pour cela, cette reconnaissance est une grâce. Seule la grâce, « à un moment donné, accomplit ce que la compagnie n’est pas parvenue à accomplir et ce que l’homme grand n’est pas parvenu à accomplir. »⁵⁵ Pour

cela, nous dit don Giussani, « la foi est rationnelle, en tant qu'elle fleurit à l'extrême limite de la dynamique rationnelle comme une fleur de grâce, à laquelle l'homme obéit avec sa liberté ». ⁵⁶ Saint Paul le dit avec ces mots : « Personne ne peut dire "Jésus est Seigneur" [c'est-à-dire affirmer toute la vérité de Jésus] que sous l'action de l'Esprit Saint ». ⁵⁷ C'est Lui qui nous amène à la pleine vérité, à reconnaître pleinement Jésus.

C'est ce que nous a témoigné don Giussani : « Jésus Christ, voilà le nom qui désigne et définit une réalité que j'ai rencontrée dans ma vie. Je l'ai rencontrée, j'en ai entendu parler d'abord lorsque j'étais enfant, etc. On peut devenir grand et considérer ce nom comme bien connu, mais pour bien des personnes, il n'est pas rencontré, on ne fait pas l'expérience qu'il est présent ; alors que Jésus Christ a fait irruption dans ma vie, ma vie a fait la rencontre de Jésus Christ précisément pour que j'apprenne à comprendre combien Il est le point névralgique de tout, de toute ma vie. *Jésus Christ, c'est la vie de ma vie*. Il est la somme de tout ce que je voudrais, de tout ce que je recherche, de tout ce que je sacrifie, de tout ce qui évolue en moi par amour des personnes qu'il a mis à mes côtés. Comme le disait Möhler dans une phrase que j'ai citée très souvent : "Je pense que je ne pourrais plus vivre si je ne l'entendais plus parler". [...] C'est peut-être l'une des phrases que j'ai le plus rappelée dans ma vie. Jésus Christ, vie de la vie, certitude du destin bon qui me tient compagnie dans ma vie quotidienne, compagnie familière qui transforme en bien : cela représente Son efficacité dans ma vie ». ⁵⁸

Une telle foi, c'est la foi que don Giussani nous a témoignée, qu'il a voulu nous transmettre, et nous ne pouvons pas faire moins que de demander, comme le dit l'Évangile : « Augmente en nous la foi ! ». ⁵⁹

MESSE

SALUTS DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL STANISLAW RYLKO PRÉSIDENT DU CONSEIL PONTIFICAL POUR LES LAÏCS

Très chers amis, j'adresse mon cordial salut à vous tous : à vous qui êtes venus à Rimini, et à vous qui, disséminés sur les cinq continents, participez à la Retraite de la Fraternité de Communion et Libération en liaison satellite. Ce rendez-vous annuel est un témoignage fort de votre communion dans la foi et constitue un moment privilégié de ressourcement spirituel dont chacun a besoin pour continuer à cheminer.

« Reconnaissez que le Seigneur est Dieu ; il nous a faits et nous sommes à lui ; son peuple et le troupeau de son berger » (*Ps* 99,3). Le psaume exprime bien le thème que vous avez choisi cette année pour votre méditation : la foi qui vainc le monde. La foi signifie précisément ceci, appartenir à Jésus Christ (« nous sommes à lui »), et appartenir au peuple des croyants qui est l'Église – compagnie d'amis en chemin, comme le dit Benoît XVI (« nous sommes son peuple »). Notre identité de chrétiens se base sur cette double appartenance.

Très chers amis, forts de cette conviction, nous commençons la célébration de l'Eucharistie en invoquant sur nous la divine miséricorde.

HOMÉLIE

Chrétien, c'est-à-dire « signe de contradiction »

1. Pourquoi faire une retraite annuelle ? Quel est le sens de ce temps dont le Seigneur nous fait don ? « La retraite annuelle – nous a récemment dit le Saint Père – représente un chemin et une méthode particulièrement précieux pour rechercher et trouver Dieu en nous, autour de nous et en toute chose, pour connaître sa volonté et la mettre en pratique (*Discours, L'Osservatore romano*, 22 février 2008). Et don Giussani écrivait que « on ne peut construire que sur le roc, sur ce qui est certain. Sans certitude, on ne peut rien construire » (*Si può vivere così?*, p. 23). Dans un monde de sables mobiles insidieux, nous devons alors rechercher la certitude sur laquelle greffer notre existence, le roc sur lequel construire notre vie. La retraite est le lieu de la recherche la plus intense de ce roc et de cette certitude absolue qu'est Jésus Christ.

Il me semble que le paradigme de cette retraite spirituelle peut être l'histoire des disciples d'Emmaüs, qui est en vérité le paradigme de toute la vie chrétienne. Jésus ressuscité se fait notre compagnon de route pour rallumer dans notre cœur l'ardeur de la foi et de l'espérance, pour rompre pour nous le pain de la vie éter-

nelle. C'est un chemin de maturation et de purification de notre foi. Benoît XVI en a récemment parlé (Cf. *Regina coeli, L'Osservatore Romano*, 7-8 avril 2008). Pour vous, très chers amis, Emmaüs c'est Rimini : ici, le Seigneur vous appelle chaque année et se fait votre compagnon pour vous parler dans l'intimité du cœur, pour vous expliquer les Écritures, pour rompre le pain pour vous. Pour vous remettre sur le roc...

2. Le passage que nous avons écouté des *Actes des apôtres* nous ramène aux temps de la toute première évangélisation de notre continent et nous induit inévitablement à penser à l'état de la foi en Europe. « Au cours de la nuit, une vision apparut à Paul : un Macédonien se tenait devant lui et le suppliait : "Passe en Macédoine et aide-nous !" » (*Ac 16, 9*). L'évangélisation de l'Europe a commencé par ce cri dramatique adressé à l'apôtre : « Passe... et aide-nous ! ». Deux mille ans plus tard, quelle place la foi a-t-elle dans la vie des européens ? La réponse nous vient des pages de l'exhortation apostolique *Ecclesia in Europa*, où le serviteur de Dieu Jean-Paul II expliquait ainsi « l'époque d'égarement » que traverse le Vieux continent : « À la racine de la perte de l'espérance se trouve la tentative de faire prévaloir une anthropologie sans Dieu et sans le Christ. Cette manière de penser a conduit à considérer l'homme comme le centre absolu de la réalité, lui faisant occuper faussement la place de Dieu. On oublie alors que ce n'est pas l'homme qui fait Dieu, mais Dieu qui fait l'homme. L'oubli de Dieu a conduit à l'abandon de l'homme. [...] La culture européenne donne l'impression d'une "apostasie silencieuse" de la part de l'homme comblé qui vit comme si Dieu n'existait pas. » (n° 9). C'est le drame de l'Europe qui renie ses racines chrétiennes et efface de ce fait sa propre identité, de l'Europe qui refuse le roc que Dieu est et qui prétend construire son présent et son futur sur le sable, insensible à l'avertissement de Benoît XVI qui nous dit que : « sans Dieu, les comptes sur l'homme ne sont pas justes, de même que les comptes sur le monde, sur tout l'univers ne sont pas justes sans lui ». (*Homélie*, dans *L'Osservatore Romano*, 14 septembre 2006). Parce que, comme l'a rappelé le Pape à Aparecida au Brésil, « celui qui exclut Dieu de son horizon falsifie le concept de la réalité [...]. Seul celui qui connaît Dieu connaît la réalité et peut lui répondre de manière appropriée et réellement humaine » (*Discours*, dans *L'Osservatore Romano*, 14-15 mai 2007). Certes, la foi en Jésus Christ ne peut jamais être donnée pour acquise. Encore moins dans cette époque post-moderne. La foi est un défi toujours ouvert, pour tous, pour chacun et chacune de nous. Alors, au cours de cette retraite, chacun doit se sentir interpellé à remettre Dieu véritablement au centre de sa propre existence, de sa propre famille, de la communauté où il vit.

Non seulement. La soif que tant d'hommes et de femmes d'aujourd'hui ont de Dieu, spécialement chez les jeunes, une foi que les obstacles et les fermetures de

la post-modernité ne parviennent pas à effacer, exige que les chrétiens, c'est-à-dire nous, assument la tâche de répondre au cri lancé par tant de « macédoniens » de notre temps : « Passe... et aide-nous ! ». C'est une demande à laquelle nous ne pouvons pas rester sourds. Le monde a besoin de nous, chrétiens ; il a besoin de notre présence visible et incisive, de notre témoignage de foi claire et persuasive et d'une annonce courageuse de la Parole qui sauve. Que d'eau a coulé sous les ponts depuis ce songe de saint Paul que nous ont rappelé les *Actes des apôtres* ! Et pourtant, on dirait aujourd'hui que nous sommes revenus au commencement : l'Europe est de nouveau une terre de mission et notre responsabilité, à nous chrétiens, est énorme.

3. Témoigner de la foi n'est pas facile. Jésus Christ en personne nous en avertit, lorsqu'il nous dit clairement, dans le passage de l'Évangile que nous venons d'entendre : « Si le monde vous hait, sachez que moi, il m'a pris en haine avant vous. [...] Rappelez-vous la parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, vous aussi, ils vous persécuteront (*Jn* 15, 18, 20). Le chrétien est destiné à devenir, d'une façon ou d'une autre, « signe de contradiction », comme le Maître. Urs von Balthasar écrit : « Selon l'enseignement de Jésus Christ, l'état de persécution est l'état normal de l'Église dans le monde, et le martyr du chrétien est sa situation normale. Non pas dans le sens que l'Église doive être partout continuellement persécutée, mais elle l'est pour quelques temps dans certaines régions, elle devrait se rappeler tout de suite qu'elle participe à une grâce qui lui a été promise : "Je vous ai dit cela, pour qu'une fois leur heure venue, vous vous rappeliez que je vous l'ai dit." (*Jn* 16, 4). De telles paroles – poursuit von Balthasar – ne peuvent être surpassées par aucune évolution du monde » (*Cordula...*, p. 183). Les formes et les méthodes de la lutte contre Jésus Christ et son Église peuvent changer, mais les persécutions des chrétiens restent une constante, y compris en des temps comme les nôtres qui se rassaient de mots tels que liberté, égalité, pluralisme, tolérance... Jean-Paul II écrivait : « Dans notre siècle, les martyrs sont revenus, souvent inconnus, presque des "soldats inconnus" de la grande cause de Dieu. Pour autant qu'il est possible, leur témoignage dans l'Église ne doivent pas se perdre » (Cf. Lettre apostolique *Tertio millennio adveniente*, n° 37).

Par leur entière existence et le témoignage de la foi jusqu'à l'effusion de sang, les martyrs nous parlent de la centralité de Dieu dans la vie de l'homme : un message de fondamentale importance pour l'humanité d'aujourd'hui. Le Saint-Père Benoît XVI ne se lasse pas de le répéter : « Il s'agit de la centralité de Dieu, et précisément non pas d'un dieu quelconque, mais bien du Dieu qui a le visage de Jésus Christ [...] Il y a tant de problème dont on peut faire la liste, qu'il faut résoudre, mais qui – tous – ne sont pas résolus si Dieu n'est pas mis

au centre, si Dieu ne devient pas visible à nouveau dans le monde, s'il ne devient pas déterminant pour notre vie ». (*Homélie*, dans *L'Osservatore Romano*, 8 novembre 2006). Ainsi, les martyrs mettent en nous le courage de miser notre vie sur Dieu. Ils nous rappellent à la valeur incommensurable de la foi pour laquelle – de la même manière que pour le trésor de la parabole évangélique – il vaut la peine de tout donner : « *Amor Dei usque ad contemptu Sui* », l'amour de Dieu, jusqu'au mépris de soi, comme le disait saint Augustin (*De Civitate Dei*). Ils nous rappellent qu'être chrétiens comporte des choix radicaux – le sel doit exalter la saveur et la lanterne doit procurer de la lumière – et signifie souvent aller à contre-courant, être « signe de contradiction » dans le monde et dans son propre milieu de vie. Les martyrs nous encouragent à être nous-mêmes, c'est-à-dire des chrétiens, dans le monde et à ne pas cacher ou diluer notre identité de disciples de Jésus Christ. Leur témoignage est pour nous un stimulus salutaire, stimulus salutaire pour notre foi, souvent trop accommodante avec l'esprit de ce monde, diluée, facile aux compromis avec la culture qui a aujourd'hui le devant de la scène.

Très chers amis, en réfléchissant sur le don de la foi, au cours de cette retraite spirituelle, essayons de faire notre trésor du témoignage des martyrs qui peuplent l'histoire de l'Église : ceux des époques plus lointaines et ceux de notre temps. À Marie, que nous vénérons comme la Reine des martyrs et des confesseurs, nous lui demandons d'être notre guide dans l'apprentissage de cette leçon, qui est déterminante pour la vie chrétienne. Ainsi soit-il.

AVANT LA BÉNÉDICTION

Julián Carrón. Votre Éminence, permettez-moi de vous remercier au nom de nous tous pour votre paternité de plus en plus chère. Nous vous demandons de prier pour nous, afin que nous puissions – en suivant le charisme de don Giussani – témoigner devant tous ce que nous avons de plus cher, pour le bien de l'Église et pour le bien du monde. Merci.

Cardinal Rylko. C'est moi qui vous remercie pour le témoignage de foi que vous rendez et pour le témoignage de ce fait si important et fascinant : la beauté d'être chrétien et la joie de le communiquer au monde. Vous êtes toujours présents dans mes prières. Tous mes vœux, poursuivez comme cela votre chemin vers ce grand but que vous a montré don Giussani.

Samedi 26 avril, l'après-midi

À l'entrée et à la sortie :

Ludwig van Beethoven: Triple concert en do majeur pour piano,
violon, violoncelle et orchestre, op. 56

David Oistrakh, violon – Mstislav Rostropovich, violoncelle
Sviatoslav Richter, piano

Herbert von Karajan – Berliner Philharmoniker, EMI

■ SECONDE MÉDITATION

La vie dans la foi

1. Celui qui croit a la vie éternelle

Julián Carrón. « Notre personne, sur quoi s'appuie-t-elle ? Ou plus simplement, sur quoi se tient-elle ? »,⁶⁰ se demandait don Giussani il y a des années. Le Pape pose une question semblable dans *Spe salvi* : « La foi chrétienne est-elle aussi pour nous aujourd'hui une espérance qui transforme et soutient notre vie ? ». Et le Pape continue : « Dans la recherche d'une réponse, je voudrais partir de la forme classique du dialogue par lequel le rite du Baptême exprimait l'accueil du nouveau-né dans la communauté des croyants et sa renaissance dans le Christ. Le prêtre demandait d'abord quel nom les parents avaient choisi pour l'enfant, et il poursuivait ensuite par la question : "Que demandez-vous à l'Église?" Réponse : "La foi". "Et que donne la foi?" "La vie éternelle". Dans le dialogue, les parents cherchaient pour leur enfant l'accès à la foi, la communion avec les croyants, parce qu'ils voyaient dans la foi la clé de "la vie éternelle". En fait, aujourd'hui comme hier, c'est de cela qu'il s'agit dans le Baptême, quand on devient chrétien : non seulement d'un acte de socialisation dans la communauté, non pas simplement d'un accueil dans l'Église. Les parents attendent plus pour le baptisé : ils attendent que la foi, dont fait partie la corporéité de l'Église et de ses sacrements, lui donne la vie – la vie éternelle ». ⁶¹ En ce sens, le catéchisme de l'Église dit : « Le Baptême est d'une façon particulière "le sacrement de la foi" puisqu'il est l'entrée sacramentelle dans la vie de foi ». ⁶²

Ce qu'attendaient ou attendent les parents qui amènent leur enfant au Baptême correspond à ce que nous, nous attendons : que la foi nous donne la vie. La seule chose qui rend la foi raisonnable est sa promesse de nous apporter la vie. C'est pour cela que Dieu est intervenu dans l'histoire, pour nous apporter cette vie, et cette vie nous rejoint dans le Baptême. « Mais normalement –

commente don Giussani –, dans la hiérarchie d'estime et d'intérêt qui gouverne notre vie, rien n'est plus étranger que le Baptême ». Pourquoi est-ce si étranger pour nous, alors que c'est si décisif que cela nous apporte la vie ? Parce que ce début, qui est daté dans le temps, est souvent « enseveli sous une épaisse couche de terre ou dans un tombeau d'oubli et d'ignorance ». ⁶⁵ Pour beaucoup d'entre nous, le Baptême était exactement comme cela, enseveli dans l'oubli. Qu'est-ce qui a réveillé en nous l'intérêt pour la foi donnée au Baptême ? Comment recommence-t-on à comprendre sa portée ? Chacun de nous le sait bien : on commence à le comprendre – comme nous l'a toujours expliqué don Giussani – dans la rencontre avec une compagnie chrétienne vivante. En effet, dans le catéchisme il est dit : « la foi qui est requise pour le Baptême n'est pas une foi parfaite et mûre, mais un début qui est appelé à se développer. [...] Chez tous les baptisés, enfants ou adultes, la foi doit croître après le Baptême ». ⁶⁴

Comment augmente et se développe la foi ? Dans l'appartenance à l'Église. C'est pour cela que le Baptême nous incorpore à la communauté des croyants par le fait que l'on devient une seule personne en Christ. « Car vous êtes tous fils de Dieu, par la foi, dans le Christ Jésus. Vous tous en effet, baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ : il n'y a ni Juif ni Grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme ; car tous vous ne faites qu'un [eis, comme le soulignait toujours don Giussani, une seule personne !] dans le Christ Jésus ». ⁶⁵ C'est pour cela que le catéchisme continue : « Le Baptême est le sacrement de la foi. Mais la foi a besoin de la communauté des croyants. Ce n'est que dans la foi de l'Église que chacun des fidèles peut croire ». ⁶⁶ C'est dans le corps du Christ que se communique la nouveauté du Christ Jésus : la vie qu'Il a apportée.

« L'Église est donc la méthode par laquelle Jésus Christ se communique dans le temps et l'espace, de façon analogue au fait que Jésus Christ est la méthode par laquelle Dieu a choisi de se communiquer aux hommes pour leur salut ». S'Il n'était pas présent dans l'Église vivante, « le Christ serait irrémédiablement loin et donc victime de notre interprétation, [...] réduit de façon subjective, comme contenu et comme méthode ». ⁶⁷

Dans la rencontre avec le mouvement, nous avons expérimenté en nous le réveil de la foi, de l'intérêt de Jésus Christ pour la vie. Le mouvement a été pour nous cette compagnie chrétienne vivante, où s'est réveillé tout notre intérêt pour Lui. Que s'est-il passé ensuite ?

Mais ensuite – insiste don Giussani à bien des occasions – « le début s'est arrêté », ⁶⁸ encore et toujours. Après l'espérance suscitée dans la rencontre avec le mouvement, il semble qu'avec le temps tout redevienne plat, et bien souvent, devant les nouvelles promesses que l'on nous fait, c'est comme si on

était toujours un peu sceptique, et on a envie de poser la question de Nicodème : « Comment un homme peut-il naître, étant vieux ? ». ⁶⁹ Y a-t-il encore de l'espoir pour nous ? Est-il encore réaliste d'espérer ? Après avoir pris connaissance de nous-mêmes, des circonstances, de la vie, y a-t-il quelque chose qui puisse nous aider, nous soutenir ?

Pour comprendre ce qui s'est passé après, regardons ce que décrit don Giusani, parce que cela me semble très représentatif de ce qui se passe. Imaginez une maison du Groupe adulte, ou l'un de nos groupes de Fraternité, au cours d'une belle soirée de chants, dans un climat d'amitié et de fraternité, une vraie compagnie lancée dans une aventure. « C'est vraiment très beau, à la fois la musique et la façon de chanter, le sentiment humain d'amitié, de fraternité, le sentiment d'une compagnie lancée dans une aventure. Et pourtant, si on pouvait faire une liste de tout cela comme je viens de le faire à présent et si elle s'arrêtait là, si on donnait pour acquis quelque chose d'autre – qui est accepté et reconnu (soyons clairs !), mais donné pour acquis –, et si Son nom ne surgissait pas de la vivacité du dialogue, de l'envie de se faire entendre, de l'envie de l'entendre » ; si nous ne ressentons pas le désir intense de l'entendre, si Jésus Christ, Son nom « n'avait pas une individualité qui, à un certain moment, devienne autonome, s'il n'avait pas un visage qui, en dernier lieu, n'appartienne qu'à Lui, avec des traits que l'on ne peut confondre avec ceux des autres, y compris ceux qu'Il a Lui-même rendus signes de Sa personne », Jésus Christ perdrait « cette singularité ultime qui n'appartient qu'à Lui ». Si Jésus Christ perd cette singularité ultime, une personne peut être allée aux États-Unis pour son travail, comme c'était le cas cette soirée-là, en étant soutenue par le souvenir amical d'une compagnie qui l'attend à son retour ; cette personne peut avoir un travail exceptionnellement satisfaisant, qui lui correspond vraiment au point que tout le monde est frappé par la valeur de sa contribution ; mais cela ne suffit pas. « Si [Jésus Christ] n'est pas quelque chose de pensé (mémoire), de dit (invocation), de contemplé avec étonnement et satisfaction, de telle sorte que cela se traduit par de la joie pour cette présence », au point de dire : « “Mon cœur et ma chair crient de joie vers le Dieu vivant” », ⁷⁰ tout le reste ne suffit pas.

« Prenons garde car entre nous, Jésus peut être l'origine de tout ce qui fait notre humanité [une très belle compagnie, chanter ensemble, être dans une maison, se trouver vraiment bien ensemble], pleine de joie et d'amitiés, de raisons formellement incontestables et aussi d'aide matérielle et concrète. [...] Mais Jésus pourrait être réduit au “portrait d'une belle femme gravé sur le tombeau monumental de celle-ci” [Jésus Christ peut être un portrait sur un tombeau]. Si Jésus venait ici en silence – *softly* – et s'Il s'asseyait sur une chaise là, à côté d'elle et qu'à un certain moment nous nous en apercevions tous, je ne

sais pas pour combien d'entre nous l'étonnement, la gratitude, la joie... je ne sais pas pour combien l'affection serait vraiment spontanée », comme si c'était un ami connu, avec une familiarité simple. « Je ne sais pas si nous ne nous sentirions pas couverts de honte, si nous nous apercevions à ce moment-là que nous n'avons jamais dit "Tu" », que nous avons été ensemble, que tout était très bien, mais que personne n'a senti le besoin de dire Son nom.

S'il n'y a pas un moi personnel qui dit : « Tu » à Jésus Christ, comme on le dit à un homme présent, Jésus Christ est « dilapidé ou délavé de l'apparence belle et joyeuse sous laquelle se montrent les visages de cette compagnie qui devrait être le signe qui L'évoque, Lui ! », mais nous nous arrêtons là, nous nous arrêtons au signe. C'est vrai, la compagnie est *le* signe – insatisfaisant, approximatif, analogique – d'une réalité extraordinaire ! [...] La présence de Jésus Christ dans le monde est le miracle de notre compagnie. [...] Il ne s'agit pas de diminuer l'importance de notre amitié [pour affirmer Jésus Christ, il ne s'agit pas de réduire quoi que ce soit], d'obscurcir la force persuasive d'une belle compagnie comme celle-ci, pleine de regards, de sourires, de visages, de paroles, de chants, de cœur, mais c'est comme une tension extrême à crier Ton nom, ô Jésus : "Merci parce que Tu t'es montré et Tu t'es assis ici" ». ⁷¹

La foi est cette tension extrême à reconnaître et à dire Son nom, Lui qui est à l'œuvre parmi nous. Mais bien souvent chacun de nous peut se reconnaître dans ce que don Giussani décrit. Je me souviens qu'une fois, avec mes amis de l'école de communauté, pendant une bonne partie du dîner ils ont raconté plein de belles choses, mais personne ne sentait le désir pressant de dire Son nom. Et il m'est venu en tête cet exemple : c'est comme si l'une d'entre vous, à laquelle quelqu'un a offert un magnifique bouquet de fleurs, ne se lassait plus de parler de ce bouquet de fleurs qu'elle a reçu, mais qu'elle ne sentait pas le besoin pressant de dire le nom, de parler de celui qui le lui a offert. Cela n'est pas naturel pour nous, il nous manque cette tension extrême à crier Ton nom, ô Jésus Christ ! Bien souvent nous avons l'impression que c'est forcé, comme quelque chose de plaqué, que l'on rajoute. Mais qui aurait envie de dire que le fait de parler avec enthousiasme de la personne qui nous a envoyé les fleurs est quelque chose de plaqué, une déduction ou quelque chose dont on se convainc tout seul ? Uniquement ceux qui n'ont pas compris la véritable signification des fleurs, seulement ceux qui n'ont pas cette tension extrême à dire Son nom.

C'est pourquoi, si les fleurs ne sont pas l'occasion de réveiller la mémoire de Sa présence, la soirée passe et, comme les fleurs, elle se fane ; le début commence à s'arrêter, il commence à perdre sa fascination. Que s'est-il passé ? « À un certain moment – disait don Giussani à Colfosco en 1982 – la compagnie s'est véritablement substituée à Jésus Christ ». ⁷² Voilà pourquoi

cela s'arrête. Don Giussani nous l'a dit par toutes les manières : « Le mouvement – disait-il à Viterbe en 1977 - est né d'une présence qui s'imposait et apportait à la vie la provocation d'une promesse à suivre. Mais ensuite, nous avons confié la continuité de ce début aux discours et aux initiatives, aux réunions et aux choses à faire. Nous ne l'avons pas confié à notre vie, si bien que le début a cessé très rapidement d'être une vérité offerte à notre personne et c'est devenu le prétexte d'une association, d'une réalité sur laquelle décharger la responsabilité de notre travail et de laquelle prétendre la résolution des choses. Ce qui devait être l'accueil d'une provocation, et donc d'une incitation à suivre de façon vivante, est devenu une obéissance à l'organisation ». ⁷³ Nous n'avions pas compris que ce qui avait éveillé l'intérêt pour le mouvement, c'était justement Lui, qui se montrait à travers les visages de ceux que nous avons rencontrés, c'était Lui dans ces visages.

C'est terrible ce que dit don Giussani : « Te regarder, Toi [Jésus Christ], dans cette compagnie, peut être aussi difficile parmi nous que pour la plupart des hommes qui vivent tout seuls ces choses là, avec une approximation épouvantable, mortelle, avec une solitude de cœur mortelle ». ⁷⁴ Il suffit de penser à toutes ces soirées passées ensemble, après lesquelles nous pouvons rentrer chez nous sans L'avoir reconnu. Mais notre compagnie est soutenue uniquement par le fait que nous Te reconnaissons, Toi, Jésus Christ ! Si nous ne Le regardons pas là, parmi nous, et si nous ne Le reconnaissons pas, ce n'est pas que nous ne continuons pas à parler de Jésus Christ, mais nous en parlons comme un rappel "spirituel", parce que ce qui est concret est ailleurs ; voilà comment Il devient abstrait, de plus en plus abstrait.

« Pour beaucoup d'entre nous, c'est devenu un "rappel spirituel" le fait que le salut soit Jésus Christ et que la libération de la vie et de l'homme, ici et dans l'au-delà, soit liée continuellement à la rencontre avec Lui. Les choses concrètes seraient ailleurs : l'organisation, le travail, les réunions... non pas comme une exigence de vie, mais plutôt comme une mortification de la vie, un poids et un tribut à payer à une appartenance qui nous pousse encore à suivre comme des moutons, sans aucune raison ». ⁷⁵ C'est notre tentative de réduire l'Église, le lieu de Sa présence, le mouvement, à une belle compagnie, à des choses à faire, à une organisation, comme les disciples qui tentaient de réduire Jésus Christ à leurs schémas. Mais tôt ou tard cela nous déçoit et la vie s'arrête ; et l'intérêt pour Lui, qui s'était réveillé, disparaît.

C'est pourquoi nous devons être attentifs à deux tentations qui nous guettent toujours, et que nous pouvons résumer ainsi : concevoir un Christ sans Église, c'est-à-dire expédier Jésus Christ en dehors du réel, dans un monde éloigné, surnaturel, et Le réduire à notre interprétation ou à notre mesure ; ou une Église sans Christ, où l'Église est perçue non pas comme le corps du

Christ, qui Le rend présent, mais comme la substitution du Christ. Le dénominateur commun de ces deux tentations est que Jésus Christ est en dehors du réel. Mais l'Église, le mouvement, continuent à être intéressants pour nous, ils continuent à nous intéresser, à nous attirer encore comme un aimant, comme au début, à nous "bloquer", si on ne peut les réduire à notre interprétation, à notre mesure, s'ils correspondent à leur nature d'être "lune" – comme on disait ce matin –, d'être entièrement des reflets du "soleil" Jésus Christ.

« La "compagnie" dont nous parlons – disait don Giussani – n'est pas une réalité que nous avons faite ou trouvée nous-mêmes [ce n'est pas nous qui la produisons]. Elle est voulue, rendue consistante et permanente par un Autre. [...] Le terme précis qui révèle l'ontologie, la nature ultime, de ce cosmos humain est "communion", car nous sommes les membres du Christ et membres les uns des autres, nous appartenons à un seul Corps, le Corps du Christ. Sans nous, Jésus Christ n'existe pas dans l'histoire, mais il n'existe pas un "nous", une communion entre nous, sans Jésus Christ ».⁷⁶

Par conséquent, notre seul espoir est que nous ne "réussissions" pas dans cette tentative de réduire l'Église, parce que nous resterions seuls avec notre néant. Qu'est-ce qui nous empêche de réduire l'Église à notre mesure ? « Dans l'Église, Dieu se rend familier à l'homme de chaque époque. La familiarité de la relation quotidienne [avec Dieu,] de Dieu avec nous se révèle, aussi et de façon particulièrement persuasive, dans des événements et des personnes qui nous Le rappellent directement ».⁷⁷ L'Église continue à être Église si elle Le rappelle directement. Et comment ? À travers des personnes et des événements. Nous l'avons vu hier, en regardant la vidéo des Zerbini : qui d'entre nous n'a pas senti ce rappel ?

Et cela prend la forme du miracle et de la sainteté. « Le *miracle* est un événement qui "oblige" à penser à Dieu », qui s'impose de façon si puissante que nous ne pouvons pas le réduire à notre mesure. Les saints sont des « figures qui ont une stature humaine digne des plus vrais désirs du cœur de l'homme. En eux se réalise une humanité exceptionnelle, qu'on ne pouvait imaginer. [...] Jésus Christ n'est pas une présence isolée dans une période reculée de l'histoire, au point de pouvoir donner l'impression d'être le fruit de notre imagination. Il est une Présence dix ans après Sa mort, mille ans après Sa mort, deux mille ans après Sa mort, jusqu'à aujourd'hui, à travers cette humanité différente des saints, une présence humaine qu'on ne pouvait pas imaginer ».⁷⁸

Les saints, c'est-à-dire les témoins, ceux parmi nous qui nous empêchent de réduire Jésus Christ à notre mesure : nous les voyons, nous les touchons. Qui d'entre nous n'a pas senti le fait de voir Cleuza parler hier comme un puissant rappel ? Qui ne L'a pas vu, ne L'a pas perçu à travers le témoignage de notre

amie Vicky de l'Ouganda ? Ou en regardant l'exposition de l'association Cometa l'été dernier ? Ce sont des faits ! Ou nos amis de Naples qui, dans des situations vraiment compliquées, continuent à nous témoigner ce qu'est Jésus Christ et Sa victoire, sans se laisser réduire ? Il n'a rien d'abstrait ici, Jésus Christ ! C'est quelque chose de tellement réel que, à travers Sa présence historique dans l'Église et dans Ses témoins, Il devient une réalité qu'aucune de nos tentatives ne peut réduire, défiant le cœur de l'homme, raison, liberté et affection. Rien à voir avec quelque chose d'abstrait !

Comment voit-on que ce n'est pas abstrait ? Comment voit-on que c'est réel ? On le voit à notre résistance. On ne résiste pas s'il n'y a rien, on ne résiste pas devant quelque chose d'abstrait : on résiste à quelque chose de réel qui nous défie continuellement. Toutes nos tentatives de réduire la compagnie sont des tentatives de réduire le drame qu'introduit la réalité de l'Église. C'est la résistance à la tension extrême à laquelle elle nous introduit, c'est le je-m'en-foutisme ultime envers nous-mêmes et envers ceux que nous disons aimer. Au contraire, c'est Son irréductibilité qui nous sauve, en nous poussant vers Lui. Si notre tentative de Le réduire réussissait, Il ne nous intéresserait plus, et une fois réduit à ce que moi je veux, Il deviendrait dérisoire. Sans cette tension, c'est la déchéance du moi, parce que c'est Lui qui construit la communauté, qui – comme nous l'avons étudié dans l'école de communauté –⁷⁹ est *convocatio* avant d'être *congregatio* : nous avons été choisis, attirés comme par un aimant.

Voilà le combat que Jésus Christ a engagé avec moi, avec chacun de nous, le jour de notre Baptême, un combat acharné, qu'Il poursuit à travers Son corps qu'est l'Église, et nous n'arriverons pas – grâce à Dieu, il faut le dire tout de suite – à réduire ce combat, parce qu'Il est présent au milieu de nous. C'est là que notre liberté est appelée à se jouer. C'est pourquoi toutes nos tentatives de décharger notre responsabilité sur la compagnie sont pathétiques, c'est notre mensonge, notre manque de disponibilité à la conversion à laquelle nous sommes appelés. C'est une tentation qui nous guette toujours, comme nous le rappelle Dostoïevski : « Il n'y a pas [...] de souci plus cuisant pour l'homme que de trouver au plus tôt un être à qui déléguer [sur qui décharger] ce don de la liberté ». ⁸⁰

« On a presque l'impression que l'homme s'est lassé – dit Berdiaev – de sa propre liberté spirituelle, et qu'il est prêt à y renoncer au nom d'une force qui puisse organiser sa vie, au plan intérieur et extérieur ». ⁸¹ C'est ainsi que la vie s'arrête.

Notre compagnie n'est pas là pour nous épargner le drame de notre liberté, mais pour provoquer continuellement notre responsabilité. C'est pourquoi le mouvement devrait arrêter d'exister, il pourrait continuer avec le même nom,

mais ce serait une autre chose, parce que notre responsabilité, « on ne peut pas [la] décharger sur la compagnie. Le cœur est le seul lieu où tout se passe comme s'il n'y avait pas de partenaires. [...] Notre compagnie apparaîtra étrange : c'est comme une compagnie sur laquelle on ne peut pas se décharger » et qui ne nous laisse pas seuls ; si elle nous laissait seuls, cela ne nous intéresserait pas, nous serions déjà tous déçus. « Notre compagnie veut nous empêcher de laisser passer le temps sans que notre existence demande, recherche, désire le rapport avec Dieu présent, et sans que notre existence veuille ou accepte cette compagnie sans laquelle même l'image de Sa présence ne serait pas vraie ». ⁸²

Et ainsi, dans ce combat dramatique que le Mystère a commencé en entrant dans l'histoire, et qu'Il poursuit pour que chacun de nous entre dans la vie, Jésus Christ nous rejoint à travers notre communion pour que chacun de nous entre en relation avec Lui, pour que le Mystère devienne familier. « Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui. [...] Qui croit au Fils a la vie éternelle ; qui refuse de croire au Fils ne verra pas la vie ; mais la colère de Dieu demeure sur lui ». ⁸³ Tout le Nouveau Testament, saint Jean et saint Paul, sont remplis de cette promesse. « Celui qui croit a la vie éternelle ». ⁸⁴ « Celui qui croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres, il vit dans la lumière ». ⁸⁵ Celui qui me mange est rassasié de sa faim et soif de vie. « Qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif ». ⁸⁶ « Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle ». ⁸⁷ « La victoire qui vainc le monde, c'est notre foi ». ⁸⁸

Qu'est-ce que la foi et quel est son rapport avec la vie à laquelle nous sommes introduits par le Baptême ? Écoutons encore le Pape : « De la foi j'attends la "vie éternelle" – la vie véritable qui, totalement et sans menaces, est, dans toute sa plénitude, simplement la vie. Jésus, qui a dit de lui-même être venu pour que nous ayons la vie et que nous l'ayons en plénitude, en abondance (cf. *Jn* 10, 10), nous a aussi expliqué ce que signifie "la vie" : "La vie éternelle, c'est de Te connaître, Toi le seul Dieu, le vrai Dieu, et de connaître Celui que Tu as envoyé, Jésus Christ" (*Jn* 17, 3). La vie dans le sens véritable, on ne l'a pas en soi, de soi tout seul, et pas même seulement par soi : elle est une relation. Et la vie dans sa totalité est relation avec Celui qui est la source de la vie. Si nous sommes en relation avec Celui qui ne meurt pas, qui est Lui-même la Vie et l'Amour, alors nous sommes dans la vie ». ⁸⁹ Jésus Christ est venu pour nous donner la vie, ce qui revient à nous faire entrer dans cette relation avec Celui qui est la source de la vie. C'est pourquoi, celui qui croit en Lui a la vie.

La foi est cette relation avec Jésus Christ, qui me fait entrer dans le mystère de Dieu grâce à l'énergie de l'Esprit. C'est pour cela qu'Il a été envoyé, c'est pour cela qu'Il est entré dans l'histoire.

Qu'est-ce que ce rapport, qu'est-ce que cette relation ? C'est une relation avec un Tu, avec Lui, la façon dont on se rapporte à ce Tu. Je vous lis ce que don Giussani raconta en 1990 : « Il y a un mois, pour la première fois je suis allé voir à Madrid les nouvelles maisons du Groupe adulte. Dans la maison des filles, on m'a fait entrer dans toutes les pièces. À un certain moment, j'ai ouvert une porte et je suis entré dans une autre chambre ; sur le bureau il n'y avait aucune photo, mais seulement un morceau de papier jaunâtre, comme celui de nos bouchers jadis, grand comme un tableau ; il y avait écrit dessus : "Tu". Je crois que ce sera l'un des souvenirs les plus frappants que j'emporterai [avec moi] pour le restant de ma vie. J'imagine à présent que j'entre dans une chambre, dans l'une des conditions extrêmement variées dans lesquelles l'homme peut se trouver, et que je vois la pièce dominée par ce morceau de papier... non pas par le morceau de papier, mais par ce "Tu". J'imagine la personne qui entre tous les jours dans cette chambre et tout ce qu'elle rumine comme pensée, toute la pression des états d'âme, tout le vide de la fatigue et tout le débordement du reflux des désirs et des imaginations, tout est dominé et défié par ce "Tu" ». Pour bien des gens ce "Tu" serait abstrait, malheureusement, mais don Giussani continue : « C'est exactement la synthèse de notre vie. Cela devrait être la synthèse de la vie de tout être rationnel, de tout être conscient ; mais c'est précisément le résumé de la vie pour ceux qui sont appelés à la virginité : "Tu". Oui, Seigneur, il n'y rien d'autre à ajouter ; que Tu me flattes ou que Tu me fasses des reproches, que Tu me regardes comme Tu fixais Ton interlocuteur dans le tableau de Masaccio, que Tu m'embrasses comme Tu l'as fait avec saint Jean à la dernière cène, que Tu pleures sur mes erreurs, mes fragilités, mes faiblesses et mes trahisons, que Tu m'accompagnes dans la ferveur et dans la fraîcheur des années qui passent rapidement ou dans la fatigue des pas de la maturité et de la vieillesse. Ce "Tu" est comme une source inépuisable d'eau fraîche ». C'est là l'origine de cette fontaine, de cette source qui ne s'arrête jamais. La source inépuisable d'eau fraîche, « limpide, c'est-à-dire de proposition de vie. C'est la proposition d'une vie pleine [vraie] de son origine, intense par sa possibilité et son énergie présente, et dominée par l'océan de la grande et ultime circonstance, le bonheur, l'éternel. "C'est pour cela que je suis venu : pour qu'ils aient la vie éternelle ; et la vie éternelle c'est de Te connaître, Toi, le seul Dieu, le vrai Dieu, et de connaître Celui que Tu as envoyé : Jésus Christ". Dans ce "Tu" est évoqué le Tu ultime de toute chose, dont fait aussi partie Jésus Christ, le Tu du Père. Je remercie pour cette occasion exceptionnelle, qui a frappé ma mémoire pour

toujours. Je voudrais que ce que je viens d'évoquer se communique aussi à vous ; que cela se communique aussi à vous selon l'ouverture de votre cœur, de votre vigilance et de votre amour au destin, qui est Jésus Christ ».⁹⁰

« La vie éternelle c'est de Te connaître, Toi ».⁹¹ Si on n'arrive pas à ce Tu, il n'y a pas de satisfaction qui tienne. Il n'y a que Lui qui correspond. Rien de ce qui est moins que Toi ne suffit, disait saint Augustin : sans Lui, le début s'arrête et tout se fane. Et un moi qui a peur de se laisser définir par le Tu, c'est un moi qui, tôt ou tard, devient sceptique et éprouve le besoin d'une compagnie comme refuge et comme soutien pour son manque de certitude. Mais cela n'est pas inévitable parce que, comme le disait saint Thomas, « la vie de l'homme consiste dans l'affection qui le soutient en premier lieu et dans laquelle il trouve sa plus grande satisfaction ».⁹²

Le test de la foi, de la relation vraie, non virtuelle, non pas avec quelque chose d'abstrait, c'est la satisfaction. Ce n'est que si nous faisons expérience de la foi comme satisfaction, comme la plus grande satisfaction que l'on peut imaginer, "grâce à l'espérance qu'Il a suscitée en moi", que nous faisons une expérience si puissante qu'elle peut soutenir toute notre vie, parce que la vie consiste dans l'affection qui la soutient en premier lieu, non pas en dehors de la réalité, qui la soutient dans la satisfaction, dans la correspondance unique qu'est Jésus Christ pour notre vie.

C'est pourquoi lorsque nous parlons de satisfaction nous pouvons tous expérimenter la preuve ultime de la vie : si la foi – comme le dit la Lettre aux Hébreux commentée par le Pape –⁹³ nous donne la "substance" de la vie, si la foi nous donne quelque chose de si réel qu'elle peut nous permettre de participer à une plénitude de vie. C'est cela qui constitue la preuve de la réalité de ce que nous ne voyons pas, mais qui existe. Rien à voir avec quelque chose d'abstrait ! Tout cela, personne ne pourrait imaginer pouvoir le dire s'Il n'existait pas !

2. Une connaissance et une affection nouvelles

Deuxième passage : une connaissance et une affection nouvelles. C'est de cette vie que naissent une connaissance et une affection nouvelles, une nouvelle expérience de vie ; c'est déjà une nouvelle expérience de vie. « Si quel qu'un est dans le Christ, c'est une création nouvelle : l'être ancien a disparu, un être nouveau est là ».⁹⁴

Et que signifie cette créature nouvelle ? Où est la nouveauté ? Ce n'est pas que tu parles de Jésus Christ à tort et à travers, que tu répètes un discours appris par cœur : mais c'est une nouveauté que tu expérimentes dans la vie. C'est là que l'on voit la nouveauté que la vie de foi introduit. Devenir une

créature nouvelle signifie avoir une connaissance nouvelle, être capable d'avoir un regard et une intelligence de la réalité que les autres n'arrivent pas à avoir – ils ne peuvent même pas l'imaginer – et une affection nouvelle, être capable d'adhérer et de se dévouer réellement aux autres d'une façon qui n'est même pas imaginable. La créature nouvelle indique une intelligence et un cœur différents dans la façon de manger et de boire, de veiller et de dormir, de vivre et de mourir. Ce n'est pas qu'il faille faire des choses particulièrement différentes. « La foi est la modalité subversive et surprenante de faire les choses habituelles »,⁹⁵ de vivre les choses habituelles. Comme le disait Pavese : « les choses que tu dis n'ont pas la valeur fastidieuse de ce qui arrive tous les jours [cela enlève leur aspect fastidieux !]. Tu donnes aux choses des noms qui les font diverses, inouïes et pourtant chères et familières comme une voix qui depuis longtemps se taisait ».⁹⁶

Et comment se produit la naissance de cette connaissance nouvelle ? Attention, ce n'est pas grâce à l'une de nos trouvailles éventuelles. « La connaissance nouvelle naît de l'adhésion à un événement, de l'*affectus* à un événement auquel on est attaché, auquel on dit oui. [Il faut dire oui. La foi est un geste libre : il faut dire oui à cet événement pour que puisse commencer à se produire cette nouveauté.] Cet événement est un détail dans l'histoire : il a une prétention universelle, mais c'est un point de détail. Penser à partir d'un événement signifie avant tout accepter que je ne définisse pas cet événement, mais plutôt que je sois défini par lui. C'est en lui que se fait jour ce que je suis réellement et la conception du monde que j'ai ».⁹⁷

C'est pourquoi il faut une comparaison avec tout. « Cela défie la mentalité courante qui, pour juger, a toujours tendance à rassembler les détails à l'intérieur d'un universel abstrait. La mentalité nouvelle, au contraire, ne naît pas d'un processus de déduction analytique à partir de certains principes ou critères que l'on applique ensuite, mais d'un événement, de quelque chose qui s'est passé et qui arrive : elle ne naît pas de moi, mais de ce que je rencontre, ce n'est pas moi qui applique quelque chose, mais c'est une obéissance à ce que j'ai rencontré ». Nous le comprenons tous si nous pensons, par exemple, au fait de tomber amoureux : c'est un fait qui change tout. C'est un fait, il n'y a pas besoin d'être particulièrement intelligent, il suffit simplement que cela arrive. L'origine de cette nouveauté se trouve précisément dans cet événement qui fait que tout naît de façon nouvelle. Ce n'est pas que l'on applique quoi que ce soit, mais c'est comme une surprise : « C'est pourquoi la connaissance nouvelle implique que l'on soit contemporain de l'événement qui l'engendre et la soutient continuellement. Car cette origine n'est pas une idée » que je peux apprendre et laisser de côté. Cela implique d'être contemporain du lieu, de la réalité vivante ; précisément parce que l'« origine n'est pas une idée mais un lieu, une réalité vi-

vante [comme la personne aimée], le jugement nouveau n'est possible que dans un rapport continuuel avec cette réalité, c'est-à-dire avec la compagnie humaine qui prolonge dans le temps l'Événement initial : c'est elle qui propose le point de vue chrétien authentique. L'Événement [chrétien] reste dans l'histoire, et grâce à lui l'origine du jugement nouveau reste ». La tentation qui nous guette toujours est de réduire la connaissance nouvelle à un discours, même correct, dont je peux me saisir, comme si à un certain moment je pouvais me passer du fait d'être contemporain de l'événement ; comme si une belle théorie sur l'amour pouvait me suffire et comme si je pouvais me passer de la présence de la personne aimée. Rendez-vous compte que la différence est terrible, il n'y a aucune comparaison possible, même les aveugles peuvent le "voir" ! « Ceux qui privilégient leurs analyses ou leurs déductions adopteront en dernier lieu [même avec toute l'intelligence qu'ils pensent avoir] les schémas du monde, qui demain seront différents de ceux d'aujourd'hui ». C'est pourquoi nous avons un désir pressant, qui est de rester dans la position originelle. « Rester dans la position originelle où l'Événement fait naître la connaissance nouvelle est la seule possibilité de se rapporter à la réalité sans préjugés ».

Don Giussani nous en donne la raison profonde : c'est comme si notre présomption recevait une bonne leçon. Pourquoi avons-nous besoin d'être contemporain de l'événement qui fait naître cette façon nouvelle de tout regarder ? Parce qu'« un jugement continuellement ouvert et sans préjugés est en effet à la fois impossible aux seules forces de l'homme et pourtant aussi le seul qui respecte et exalte le dynamisme de la raison ».⁹⁸

C'est ce qu'a rappelé le Pape dans le discours préparé pour l'Université de La Sapienza : « Toutefois, si la raison [...] devient sourde au grand message qui lui vient de la foi chrétienne et de sa sagesse, elle se dessèche comme un arbre dont les racines n'atteignent plus les eaux qui lui donnent la vie. Elle perd le courage pour la vérité et n'en sort pas grandie, mais devient plus petite ».⁹⁹

Mais pour acquérir cela il faut un travail. « Pour que la mentalité soit vraiment nouvelle il faut qu'à partir de la conscience de son "appartenance" elle soit continuellement engagée dans la comparaison avec les événements présents. En naissant d'un lieu présent elle juge le présent, autrement elle n'existe pas : si elle n'entre pas dans l'expérience présente, la connaissance nouvelle n'existe pas, c'est une abstraction. En ce sens, ne pas porter de jugement sur les événements revient à mortifier la foi »,¹⁰⁰ parce que cela revient à ne pas laisser entrer dans tous les aspects du réel la nouveauté de vie, d'expérience, d'affection qui nous a attirés comme un aimant.

C'est là, en affrontant les circonstances, que nous voyons la vérité, la puissance de la foi. La foi grandit de cette façon, en la risquant dans le réel et en

défiant tout avec Lui dans les yeux. C'est pourquoi, plutôt que d'apprendre un discours à répéter, il s'agit d'apprendre un regard, comme le dit don Giussani. « La modalité avec laquelle naît le critère pour juger peut être indiquée de façon synthétique par le mot *regard* ». Et comment apprend-on ce regard ? « Il s'agit de rester devant l'événement rencontré » : c'est la priorité donnée à l'événement, à ce qui se passe, à ce qu'Il fait, Lui. « Il s'agit de rester devant l'événement rencontré sans interrompre à un certain moment la loyauté du regard parce que nous aurions la préoccupation d'affirmer ce qui nous passe par la tête [...]. C'est une loyauté du regard envers l'événement qui permet de faire naître en nous le nouveau critère de jugement et de ne pas subir les critères du "monde" ». ¹⁰¹

Cela est possible, c'est à portée de main de nous tous : il suffit de laisser entrer Sa présence. Comme le dit cet ami : « Je t'écris pour te remercier de la paternité que tu as envers nous, envers moi. Dans ma vie, cela ne m'est jamais arrivé de vivre avec la joie et l'intensité qui m'ont accompagné cette dernière année, c'est-à-dire depuis que j'ai rencontré des visages précis, un groupe d'hommes, des témoins qui ont rendu toute chose nouvelle pour moi. Peut-être que pas même il y a vingt ans je n'ai jamais été comme cela, quand j'ai rencontré le mouvement [on peut toujours naître de nouveau, même quand on est vieux]. Toute chose me semble nouvelle et toute chose devient une circonstance avec laquelle il est de plus en plus inévitable pour moi de me confronter et de demander de reconnaître Sa présence. La façon dont les choses m'arrivent est impressionnante : à mesure que les jours passent, le travail, ma femme, mes enfants, mes amis prennent un goût qui était inimaginable pour moi auparavant [c'est cela qu'apporte la foi : cela vous intéresse ?]. C'est impressionnant la façon dont la soif que j'ai de Lui devient de plus en plus pressante au fur et à mesure que les jours passent. Je ne sais pas bien décrire ce que c'est que tout cela, mais je suis certain d'une chose : ce n'est pas quelque chose dont je me convaincs tout seul, ce n'est pas une belle émotion. Et je suis sûr de cela parce que je suis content et que les choses ont une épaisseur différente, et qu'elles changent : c'est l'expérience du centuple. Il ne m'est jamais arrivé, dans toute mon histoire avec le mouvement, d'avoir envie de faire l'école de communauté comme j'en ai envie à présent. Il m'arrive de plus en plus souvent maintenant d'avoir en tête la provocation que tu lances lorsque tu nous demandes : quelle expérience faites-vous de cela ? Qu'est-ce que l'école de communauté a à voir avec ta journée ? Que veut dire cette autre chose ? Je suis impressionné par le fait que ce que nous sommes en train de lire peut devenir une expérience concrète ; et comme c'est impressionnant de s'apercevoir quand au contraire notre vie retombe dans de la propagande, des modes d'emploi. Moi, tel que je suis fait, il y a beaucoup

de choses que je ne comprends pas, et parfois elles me semblent bien loin de ce que je suis, mais je suis impressionné par le fait que je me vois changé dans le quotidien, parce que je découvre simplement davantage ce que déjà auparavant je voulais vraiment [on est surpris, en vivant, de ce que l'on voulait vraiment auparavant]. J'ai l'impression d'être comme Pierre devant Jésus, qui a dû faire des pas, et qui a changé même si son tempérament est resté le même. J'ai dû faire des pas, et je les ai faits, et cela a changé. J'ai le titre de la retraite de l'année dernière qui me vient à l'esprit : "Jésus Christ m'attire tout entier, tant il est beau". Cette phrase est devenue pour moi quelque chose de tellement réel que je n'aurais jamais pu l'imaginer jusqu'à l'été dernier, tout au plus j'aurais pu m'en convaincre tout seul. C'est un fait exceptionnel qui s'est produit et maintenant ce qui se passe, c'est ce que je t'ai écrit ! ».

C'est seulement une nouveauté comme celle-ci qui peut vaincre le dualisme qui chasse Jésus Christ en dehors de l'histoire, en rendant vaine – comme le disait don Giussani dans la page une de *Traces* – « la dimension historique du fait chrétien »,¹⁰² en la réduisant à un moralisme, à quelque chose d'incapable d'avoir un visage culturellement significatif.

3. Le témoignage, mission de la vie

Encore deux mots. Pour nous à qui c'est arrivé, le témoignage est la mission de notre vie. Don Giussani nous disait dans son intervention sur la foi : « nous avons été choisis pour croire ». ¹⁰³ Il nous a été donné la grâce de croire. Notre mission est de témoigner ce qui nous a été donné, parce que c'est cela la charité la plus grande que nous puissions avoir envers tous nos amis et tous ceux que nous rencontrons sur le chemin de notre vie.

Je reviendrai un moment sur cela demain, parce que devant le fait que nous avons vu hier soir, nous avons tous été secoués comme par une provocation à la mission. Mais la mission ne peut être autre chose qu'une conscience plus aiguë de ce que le Christ veut dire pour la vie, parce que ce n'est que dans la mesure où nous vivons cette nouveauté que nous sentirons l'urgence de la mission. Autrement, comme le disait don Giussani, « nous essayons d'échapper à la question qu'est notre foi » en pensant à la mission. Mais « qu'importe si le monde entier entre dans Communion et Libération, et que je perds mon âme ! ». ¹⁰⁴

Dimanche 27 avril, le matin

À l'entrée et à la sortie:

Ludwig van Beethoven: Concert pour violon et orchestre en ré majeur op. 61

David Oistrakh, violon

André Cluytens – Orchestre National de la Radiodiffusion Française

“Spirto Gentil” n. 6, EMI

Père Pino : « La vie de l’homme consiste dans l’affection qui le soutient en premier lieu et dans laquelle il trouve sa plus grande satisfaction ».

Angélus

Laudes

■ ASSEMBLÉE

Giancarlo Cesana. Nous avons fait notre habituelle sélection des questions et nous avons choisi les plus représentatives, c’est-à-dire celles qui indiquent les principales difficultés, sans tenir compte de l’évaluation logique de ces difficultés.

Voilà la première question : « Nous nous arrêtons souvent au signe. Cela se produit parce que le signe est faible ou bien parce nous faisons résistance ? Quel est le travail que l’on doit faire pour être loyal face à la réalité ? ». Elle est complétée par la question suivante, de la communauté de Bergame : « Nous désirons tous sincèrement nous lier à Jésus, L’aimer, Lui précisément, mais nous risquons de nous arrêter au signe, à sa beauté. Que veut dire aller au-delà ? ». Nous nous rappelons tous que don Giussani disait que signe et Mystère coïncident. Puis la question conclut : « Comment arriver jusqu’au bout du parcours de la connaissance ? ».

Julián Carrón. Pourquoi nous arrêtons-nous au signe ? Parce que le signe est faible ? Non ! Le signe est signe et il fait appel à notre liberté, à tel point que don Giussani nous a dit que la liberté se joue dans l’interprétation du signe.¹⁰⁵ C’est la nature du signe qui fait appel à notre liberté, précisément parce que le signe renvoie à quelque chose, rend présent quelque chose qu’en ce moment je ne touche pas, je ne vois pas. C’est pourquoi je suis appelé à décider si je veux reconnaître cette autre chose ou si je m’arrête. Et ce n’est pas à cause de la faiblesse du signe, mais à cause de la nature même du signe. Revenons à l’exemple des

fleurs : si l'un de vous reçoit un bouquet de fleurs, que se passe-t-il ? Essayez de vous identifier avec ce que don Giussani appelle la structure de votre réaction, de façon à surprendre ce qui vous arrive, et tout de suite vous vous rendrez compte que, aussi petit que soit le signe, c'est un rappel à autre chose.

Il y a quelques années, en faisant cours à l'Université catholique de Milan, un jour une étudiante a amené une amie qui venait écouter pour la première fois, parce qu'habituellement elle ne suivait pas ce cours. Je devais parler du signe et pendant toute l'heure j'ai essayé d'expliquer la leçon du *Sens religieux* sur le signe, en faisant l'exemple des fleurs.¹⁰⁶ Pendant tout le temps cette jeune fille a fait des objections. Il y a eu la pause entre les deux heures de cours : l'un des garçons du cours est allé prendre une fleur dans le jardin du cloître et l'a mise devant sa place. Quand elle est revenue, elle a trouvé cette fleur devant elle. Au début, elle n'y a pas prêté attention parce qu'elle pensait : « C'est l'amie qui m'a amenée ici qui a mis cette fleur », et ainsi elle ne s'est pas posé d'autres questions. Mais quand l'heure de cours s'est terminée, elle dit à son amie : « C'est toi qui me l'a apportée cette fleur, n'est-ce pas ? ». Et l'autre répond : « Non ». « Comment ça, non ? Alors, qui me l'a apportée ? ». Et elle a passé tout l'après-midi avec cette amie en ayant toujours en tête la question : « Qui m'a apporté la fleur ? ». Pendant une heure elle avait fait des objections. Et on peut très bien résister devant une logique, une explication, mais devant le réel, devant le signe, le moi se montre. Et pourquoi est-elle restée pendant tout l'après-midi avec la question : « Qui m'a apporté la fleur ? » ? Parce que la fleur était un rappel, qui brûlait en elle. En quel sens pouvons-nous dire que dans ce cas signe et Mystère coïncident ? Parce que je ne dois pas jeter la fleur : plus je pense à la fleur, plus il y a autre chose qui me vient à l'esprit.

Quand pour la première fois votre fiancé vous a envoyé un bouquet de fleurs, à chaque fois que votre regard tombait sur celui-ci, cela provoquait une réaction en vous. N'était-ce pas une occasion pour faire mémoire ? Vous ne le jetiez pas ; les fleurs le rendaient présent, mais aucun de vous ne s'arrêtait seulement aux fleurs : plus vous regardiez les fleurs, plus vous aviez le désir brûlant du visage de la personne aimée : il est là, dans les fleurs. Mais pourquoi penses-tu à l'autre ? Parce qu'il est là !

Comme le dit don Giussani, le réel est la première apparition de l'Être. En ce sens, Mystère et signe coïncident. Mais si nous allons au-delà, encore plus, quand je dis : « Moi », je peux le dire d'une façon complètement distraite, comme je peux regarder les fleurs de façon distraite. C'est pourquoi ce n'est pas banal que lorsqu'il explique cela, don Giussani insiste sur un détail décisif pour ne par réduire l'usage de la raison (parce que c'est notre tentation de réduire). Tandis que nous disons : « Je suis », don Giussani affirme que je ne dis pas avec vérité : « Je suis » tant que je ne le dis pas avec la conscience : « Je suis fait ».¹⁰⁷ Et

la différence est énorme. Si je le dis, et si je m'habitue à le dire de plus en plus avec cette conscience, je peux entrer dans n'importe quelle circonstance avec une certitude et une possibilité de joie. C'est comme l'enfant : s'il prend conscience de son appartenance à ses parents, il peut entrer avec sa maman dans une pièce obscure, dans n'importe quelle circonstance, sans avoir peur. La consistance de la personne se trouve dans cette conscience. Non pas parce que je dois faire abstraction de moi-même, non pas parce que je dois mettre à la poubelle le signe que je suis, non pas parce que je dois mettre à la poubelle les fleurs, mais parce que je dis : « fleurs », parce que je dis : « moi », avec toute la conscience de ce qui est là, parce qu'autrement j'utilise ma raison comme mesure, non pas comme ouverture à tout ce qui est là.

Don Giussani essaie de l'expliquer en prenant différents exemples dans le chapitre dix du *Sens religieux* – mais pourquoi vous ne m'écoutez pas quand je vous dis de le lire – : comme l'eau qui jaillit de la source, si elle se rendait compte, elle devrait reconnaître que en ce moment elle est en train de jaillir de la source ; comme la voix qui cesse dès que les cordes vocales arrêtent de vibrer. Moi, en cet instant je suis parce qu'un Autre me fait maintenant. Et plus je prends conscience de cela, plus je me rends compte de ce Tu qui est en train de me faire maintenant. C'est terrible la réduction avec laquelle nous regardons le réel ou nous regardons notre moi, une réduction qui nous empêche de saisir la vibration ultime de l'Être en toute chose.

Nous devons nous aider dans ce travail, très chers amis. Mais pourquoi est-ce un travail ? Parce que nous vivons dans une culture qui nous enseigne à utiliser la raison d'une certaine façon, nous l'utilisons toujours de cette façon, de telle sorte que dans la façon dont nous disons : « moi », dans la façon dont nous décrivons le réel, dans la façon dont nous parlons des choses, d'habitude il n'y a pas le Mystère, tout est réduit, tout est privé de souffle, tout est privé de point de fuite, comme le disait don Giussani, et c'est pour cela que nous sentons tout, toutes les circonstances comme quelque chose d'opprimant. Mais surtout, vous savez quoi ? Ce n'est pas vrai que la réalité est cela. La réalité a toujours en elle ce point de fuite qui nous fait respirer. Et ce qui est vraiment triste, c'est que nous vivons le réel comme quelque chose d'opprimant quand, de fait, le réel ainsi réduit est un mensonge, c'est le mensonge de notre culture, c'est le mensonge de notre société, c'est le mensonge qui envahit tout, même nous. Cela ne m'intéresse pas à cause de l'aspect moral, moraliste, mais à cause du manque de respiration que bien des fois nous vivons. Et, avant d'être une erreur dans la façon de vivre le réel, c'est faux. C'est comme lorsque quelqu'un croit avoir le cancer et qu'il ne l'a pas, c'est comme quelqu'un qui vit avec la conscience d'avoir le cancer et il ne l'a pas : c'est faux. Ou comme lorsque quelqu'un vit avec la conscience d'être orphelin et qu'il a un père. Comprenez-vous ? C'est

faux ! Ensuite on peut vivre mieux ou moins bien avec son père, mais c'est faux, avant tout c'est faux de nier qu'on en a un. C'est pour cela que la foi est une connaissance ; ce n'est pas une opinion que j'ai, mais c'est une connaissance : il n'y a pas de réalité sans ce Tu. Et moi, je vois si la foi est une connaissance à la façon dont je regarde les choses, dont je vis le réel, dont je vis la circonstance : c'est là qu'on voit si la foi pour nous est une connaissance et non un a priori. C'est un réel plus réel que moi-même car, sans Lui, moi je ne serais pas là en ce moment.

Giancarlo Cesana. Donc, que neuf lépreux sur dix ne soient pas revenus en arrière, ce n'est pas seulement un problème d'impolitesse.

Julián Carrón. Exact.

Giancarlo Cesana. Le problème n'est pas qu'ils n'ont pas remercié Celui qui les a guéris.

Julián Carrón. Exact. C'est un problème de connaissance, encore une fois : ils n'ont pas compris la portée de ce qu'il y avait dedans. On peut décider ce que l'on veut librement, pour l'amour de Dieu ! Il ne manquerait plus que cela ! Mais au moins aidons-nous à clarifier les données du problème. Si on n'a pas le cancer, on ne l'a pas ; si on n'est pas orphelin et qu'on a un père, on a un père. Ensuite, décidez comment vous voulez vous rapporter à votre père, si vous voulez vivre comme des orphelins ou comme des fils. C'est à vous de le décider et moi, comme vous le savez, je ne suis pas là pour vous l'épargner. Mais ce contre quoi je veux lutter avec vous tous, c'est le mensonge : dire que nous sommes orphelins alors qu'au contraire nous avons un père. Sur cela, je ne serai jamais d'accord avec vous. Il existe ! Mais non pas parce que c'est moi qui suis le chef qui le dis – je n'en ai rien à faire du rôle –. Il existe parce qu'il existe, et même si je disais le contraire, moi non plus je ne pourrais pas l'enlever du réel.

Giancarlo Cesana. « Don Giussani disait que la réalité ne l'a jamais trahi ». Question : « pourquoi faire confiance si elle est contradictoire ? ».

Julián Carrón. Don Giussani ne disait pas cela quand il allait se promener en fumant un cigare toscan, mais quand il était très mal en point. Pourquoi pouvait-il dire cela ? Parce que même à ce moment-là, quel témoignage donnait la réalité ? Ce que disait don Camillo à Peppone. Quel témoignage donnait la réalité ? Qu'Il était là, que le Mystère était là et que, par conséquent, même si elle est contradictoire, la réalité est là. Je peux être malade, je peux être déprimé (ajoutez

tout ce que vous voulez) mais je suis là, et c'est si vrai que même si je suis mal en point ou déprimé, je perçois quand même que je suis là. Pensez donc si je le perçois : je dois le supporter ! Mais personne ne peut m'empêcher de dire : « Je suis là », et si je suis là, un Autre me fait en ce moment, et rien de contradictoire ne peut l'empêcher. C'est pourquoi la réalité ne trahit jamais, elle ne m'empêche jamais de Le reconnaître.

Quand nous nous arrêtons à ce qui est contradictoire, cela veut dire que nous, comme d'habitude, nous pensons à la réalité d'un côté, et à Jésus Christ de l'autre. Mais saint Paul – don Giussani nous l'a toujours rappelé – dit quelque chose qui dépasse tout : « La réalité, c'est le Christ ».¹⁰⁸ Parce que si je regarde la réalité – n'importe quelle réalité – sans avoir le Christ dans les yeux, je ne regarde pas bien la réalité, je suis en train de réduire la réalité parce que de cette façon il n'y a pas de réalité, il n'y a pas d'histoire, c'est comme de regarder la réalité en effaçant la résurrection du Christ. Nous devons mettre à jour nos cartes de géographie, comme après la découverte de l'Amérique.

Giancarlo Cesana. Alors la réalité nous trahit quand on ne la regarde pas comme signe ?

Julián Carrón. Exact, quand on ne la regarde pas selon sa vérité, selon la totalité de tous les facteurs de la réalité. Et qui fait ainsi ? Celui qui n'utilise pas la raison selon sa vraie nature de raison. Il n'y a pas besoin d'être particulièrement génial, mais d'être éduqué à utiliser la raison selon sa nature : conscience du réel selon tous les facteurs. Si parfois nous nous décidions à nous éduquer à cela, peut-être que nous commencerions à respirer.

Giancarlo Cesana. « Comment fait-on pour dire Tu au Christ à travers la compagnie quand la compagnie elle-même est abstraite et nous scandalise ? ». « Que veut dire que cœur et témoin vont de pair quand le témoin dit quelque chose qui va contre ce que dit le cœur ? ».

Julián Carrón. Comment fait-on pour dire Tu au Christ à travers la compagnie quand la compagnie elle-même est abstraite et te scandalise ? Et toi, comment peux-tu dire « Je suis Toi qui me fais » en étant un pécheur ? Parce que tu peux être un pécheur acharné, et pourtant tu ne peux nier qu'un Autre te fait en ce moment. Et à la question : « M'aimes-tu ? », tu ne peux que répondre comme Pierre, rempli de péché : « Je ne sais pas comment, je ne sais pas comment, je ne sais vraiment pas comment parce que j'ai tous les remords de toute ma vie passée qui m'envahissent, mais je ne peux m'empêcher de dire que toute ma sympathie humaine est pour Toi, Jésus Christ ».¹⁰⁹

Si nous commençons à nous regarder nous-mêmes ainsi, peut-être que nous n'aurions pas tant le problème des difficultés que pose la compagnie ; et heureusement qu'il existe une compagnie comme ça, parce qu'autrement il n'y aurait pas de place pour moi qui suis un pécheur, comprenez-vous ? Moi, je suis très content...

Giancarlo Cesana. ... Qu'il y ait une compagnie de pécheurs...

Julián Carrón. ...Qu'il y ait une compagnie de pécheurs ! Autrement cherchez-vous un autre endroit, si on vous laisse entrer, si vous avez le "niveau" pour entrer. Moi, je suis content d'appartenir à cette Église qui est pleine de mi-teux, parce que Jésus est venu non pas pour les justes, mais pour les pécheurs ; et je suis reconnaissant d'avoir constamment besoin de Son pardon, de Sa miséricorde, de Sa tendresse.

Tout cela, c'est à nouveau une réduction. Pourquoi puis-je me regarder jusqu'au fond sans cacher mon mal ? Je ne suis pas défini par mon mal, parce que Lui, Il continue à me donner la vie après que je me suis trompé, et Il continue à me dire : « Tu M'appartiens parce que ce qui te définit n'est pas ce que tu arrives à faire, mais ce que J'ai fait avec toi au baptême, Je t'ai saisi et tout ton mal n'est pas plus puissant que cette énergie avec laquelle Moi, Je te saisis ! ». Et cela vaut de la même façon pour notre compagnie. Je ne veux rien censurer de tout le mal qui existe parmi nous, mais même quand il est là, je ne peux pas ne pas dire que n'importe quelle personne qui est là, le dernier arrivé ou le pécheur le plus acharné de tous, est appelée comme moi, est saisie comme moi ; et si elle est là avec toute la douleur de son mal, elle est saisie comme moi et elle me donne le témoignage qu'elle répond oui même au milieu de son mal.

Il faut que nous ayons parfois le courage de regarder notre mal, et celui des autres, autrement nous restons toujours sur le seuil, comme si nous devions tourner la tête pour ne pas le regarder. Cela ne veut pas dire que nous pouvons nous en servir comme alibi pour dire : « Cela ne fait rien ». Non, quelqu'un qui ressent son propre mal ne dit pas : « Alors je peux n'en faire qu'à ma tête ». Quelqu'un qui se rend compte de son propre mal ne peut pas le ressentir sans douleur. Se sentir pécheur, ce n'est pas la même chose que d'être cynique, ne confondons pas les choses. Je peux avoir toute la douleur pour mon mal et avoir toute la tension vers Jésus Christ, mais je ne le justifie pas, je ne me dis pas : « Alors débrouillez-vous, étant donné que je suis comme ça... », comme je vous l'entends dire bien souvent. Tu n'es pas obligé d'être « comme ça », parce qu'on peut avoir une tension au changement, c'est l'humilité de la demande. Ce sont deux choses différentes – nous le comprenons tous très bien –, parce qu'une personne qui se rend constamment compte de son mal et repart, qui d'entre nous ne

l’embrasserait pas à chaque fois ? Comme vous le faites avec vos enfants. Mais c’est autre chose quand l’enfant reste obstiné même étant adulte, et alors vous ne laissez rien passer. Ce sont des choses différentes. C’est pourquoi il n’y a pas de problème s’il y a en nous cette tension, qui n’est pas une justification de tout ou une connivence avec son propre mal.

Par rapport à la deuxième question, il ne peut y avoir de contradiction entre le témoin et le cœur ; si le cœur nous est donné pour reconnaître la vérité, il ne peut y avoir de contradiction : je peux mal utiliser mon cœur comme critère de jugement, comme bien souvent nous l’utilisons mal, ou le témoin peut ne pas être témoin, mais nous savons que lorsqu’il y a cette correspondance, cœur et témoin coïncident.

Je voudrais encore ajouter quelques mots : attention à ne pas réduire le témoin à un problème de cohérence, parce que nous avons tous rencontré le mouvement à travers des personnes avec des limites et cela ne les a pas empêchées de nous témoigner quelque chose d’autre. Le témoin n’est pas celui qui est cohérent, mais celui qui est pris, celui qui est attiré comme par un aimant par un Autre, parce qu’il me témoigne qu’il appartient à un Autre, qu’il est complètement déterminé par un Autre, qu’il est complètement pris par un Autre, et c’est pour cela que je ne peux pas le regarder sans qu’il me renvoie à cet Autre, même au milieu du mal qu’il peut avoir. La seule question est que nous ne puissions pas tricher sur cela, mais cela ne peut être une contradiction parce que la vérité est unique : il ne peut y avoir de contradiction entre la taille de mon pied et la chaussure.

Giancarlo Cesana. Bien des gens te posent la question : « Que signifie pour moi dire : “Tu” ? ».

Julián Carrón. Relisons ensemble la réponse que donnait don Giussani, parce que selon moi il le décrit avec finesse et un certain sens du drame sous-jacent : « J’imagine la personne qui entre tous les jours dans cette chambre [et comment y entre-t-elle ? Comme nous y entrerions] et tout ce qu’elle rumine comme pensée, toute la pression des états d’âme, tout le vide de la fatigue [avec laquelle elle arrive chez elle, il n’y a rien de sentimental : il y a tout le drame du quotidien] et tout le débordement du reflux des désirs et des imaginations, tout est dominé et défié par ce “Tu” [dominé et défié. Je ne peux pas réduire mon moi à mes pensées, à mon vide, à ma fatigue, parce que je me trouve devant ce Tu]. [...] Oui, Seigneur, il n’y a rien d’autre à ajouter ; que Tu me flattes ou que Tu me fasses des reproches, que Tu me regardes comme Tu fixais Ton interlocuteur dans le tableau de Masaccio, que Tu m’embrasses comme Tu l’as fait avec saint Jean à la dernière cène, que Tu pleures sur mes erreurs, mes fragilités, mes faiblesses et mes trahisons, que Tu m’accompagnes dans la ferveur et dans la fraîcheur des

années qui passent rapidement ou dans la fatigue des pas de la maturité et de la vieillesse » et que tout soit dominé et défié par ce Tu. « Ce “Tu” est comme une source inépuisable d’eau fraîche, limpide, c’est-à-dire de proposition de vie »,¹¹⁰ d’une Présence qui domine la vie. Ce Tu est un Tu réel, Jésus Christ vivant, ressuscité, présent parmi nous, ce Christ dont saint Paul a rempli tout l’empire romain, qu’il a porté en tout lieu, qu’il a annoncé à tous, qui est arrivé jusqu’à nous : et si je ne l’entendais plus parler, ce Tu, je ne pourrais plus vivre.

Voilà ce que signifie dire Tu, non pas dans un moment poétique de la pensée, mais au milieu de tout le drame de la vie ; chacun de vous peut penser à ce qu’a voulu dire ce Tu lorsqu’une présence humaine est entrée dans sa vie. C’est pourquoi on ne peut parler de cela sans à nouveau revenir à cette expérience dans laquelle on peut retrouver une présence réelle d’un Tu de sorte que, même lorsque je suis fatigué ou que je suis triste ou qu’il m’arrive quelque chose de beau ou que je vois un spectacle, je ne peux pas ne pas penser à ce Tu. Est-ce que cela vous arrive parfois dans la vie ? Cela vous est-il arrivé ? Un Tu qui est différent de votre moi, un Tu, un Tu sans lequel la vie serait plate, et même les choses les plus belles seraient plates si on ne pouvait les partager avec ce Tu, de sorte que, lorsqu’il vous arrive quelque chose, la première chose qui vous vient à l’esprit, non pas comme méditation “spirituelle”, c’est de penser à ce Tu, c’est de le partager avec ce Tu : c’est ce Tu qui domine. Mais Jésus Christ pour nous est ce Tu, ou bien qu’est-ce qu’il est d’autre ? L’image du tombeau ? Ce Tu est ce qui domine la vie. Et c’est précisément cela la synthèse de notre vie : que Jésus Christ est ce Tu et qu’il devienne familier est ce qui rend la vie différente. La vie est différente non pas parce qu’il y a telle ou telle circonstance, mais parce qu’elle est dominée par ce Tu. Bien des gens peuvent avoir toutes sortes de choses et pourtant elles ne se supportent plus, parce que ce n’est pas un problème de circonstance : la circonstance peut même être bonne et moi ne manquer de rien, et pourtant je ne me supporte pas, parce que le moi est fait pour l’Infini, pour le rapport unique avec ce Tu.

Giancarlo Cesana. Dire « Tu », est-ce aussi faire mémoire de ce qui est arrivé et nous constitue ?

Julián Carrón. Bien sûr. Si quelqu’un est tombé amoureux, le lendemain matin il ne peut pas ne pas être rempli de la mémoire de ce qui est arrivé. Le présent est complètement rempli par tout ce qui s’est passé. C’est pourquoi, la veille du jour où l’on tombe amoureux et le lendemain, ce n’est pas du tout la même chose : les deux jours peuvent être semblables en apparence, du point de vue du quotidien, mais qu’est-ce qui fait la différence ? Que la personne est remplie d’une mémoire qui n’existait pas la veille, parce que cela n’était pas encore arrivé.

C'est pourquoi don Giussani dit : mémoire, parce que c'est comme si mon moi était tout envahi de cette mémoire, qui n'est pas un souvenir, parce que mon moi est tout envahi, pris, dominé.

Giancarlo Cesana. Voilà à présent un exemple de syllogisme négatif : « Dans la leçon d'hier tu as dit : le test de la foi c'est la satisfaction. Mais alors à chaque fois que nous ne sommes pas satisfaits la foi vacille ? ».

Julián Carrón. Sur cette question de la satisfaction il y a toujours une difficulté parce que...

Giancarlo Cesana. ... On confond toujours la conséquence avec la cause.

Julián Carrón. Oui. Un ami me racontait aujourd'hui, alors qu'on discutait de cela, qu'un autre lui disait : « Moi je fais tout ce qu'on se dit entre nous, mais je ne suis pas satisfait ».

Récemment, j'ai fait un exemple à une retraite des novices des *Memores Domini*. Imaginez que vous avez faim. Si on a faim, est-ce qu'on est inquiet d'avoir faim ? Est-ce qu'on commence à dire : « Alors j'ai faim parce qu'hier le déjeuner ne m'a pas plu ? Parce que je n'ai pas mangé ? Ou parce que ce n'était pas assez bon ? C'était un excellent déjeuner ! ». Alors pourquoi ? Qui est inquiet d'avoir faim ? Personne. On commence à s'inquiéter quand on n'a pas faim, oui ou non ? Et pourquoi ? Parce qu'on a décidé de ne pas s'inquiéter ? Non, parce que la faim fait partie de notre moi, et alors avoir faim est une bonne chose, ce n'est pas négatif, car ce qui est négatif, c'est justement de ne pas avoir faim. Vous êtes d'accord ?

Giancarlo Cesana. Oui, tu es malade quand tu n'as pas faim.

Julián Carrón. Exact ; tu es malade quand tu n'as pas faim, mais notre tentative, notre rêve est de ne pas avoir faim, c'est-à-dire d'être malade, parce que le jour où tu n'as pas faim tu ne peux pas manger, tu n'aimes pas manger. Alors on pense qu'être satisfait, c'est de ne pas avoir faim, lorsqu'au contraire être satisfait signifie – comme le disait don Giussani par rapport à la soif – « satisfaire continuellement une soif continuelle ».¹¹

Moi je suis satisfait de la rencontre avec une personne et je le suis à tel point que je veux la revoir ; et quand je mange quelque chose et que cela me plaît, je suis si content de l'avoir mangé que j'aimerais en manger encore. Vous aimeriez, après avoir mangé quelque chose de bon, ne plus jamais en manger ?

Ce dont nous parlons est une satisfaction qui stimule de plus en plus ton envie, précisément parce qu'elle te satisfait, parce que les autres choses qui ne te satisfont pas ne t'intéressent plus. Tu manges deux plats, l'un te satisfait et l'autre pas, tous les deux te rassasient sur le moment, mais que désires-tu, revenir à ce qui te satisfait ou à ce qui ne te satisfait pas ? Tu désires avoir faim pour à nouveau manger ce qui te satisfait ou pas ? Or, si à chaque fois que je fais l'expérience d'une satisfaction dans mon rapport avec Jésus Christ – et c'est le test : Jésus Christ est si réel qu'il peut me satisfaire –, je désire de plus en plus que cela devienne familier, et plus je ressens la faim, plus je désire. Pourquoi ? Parce que je ne crois pas dans la positivité de Sa présence ? Non, parce que je suis sûr de la positivité de Sa présence, et c'est pour cela que je désire de plus en plus ce rapport qui me constitue, qui rend ma vie différente.

Giancarlo Cesana. « Comment le regard sur la réalité devient-il jugement ? Et quelles sont les caractéristiques de ce regard ? ».

Julián Carrón. Nous tous, nous nous rapportons au réel et nous nous regardons nous-mêmes et les autres avec un jugement. Dans le fond, la façon dont nous vivons est un jugement. Pensez à la façon dont chacun de vous vit avec lui-même : au fond, c'est avec un jugement.

Qu'est-ce que la foi introduit ? Un jugement nouveau : le jugement sur toi n'est pas celui que tu arrives à donner, mais c'est un rapport, c'est le rapport avec un Autre, que je laisse entrer continuellement. Regardez quand vous vous levez le matin, quand vous être fatigués le soir, quand vous vous trompez, au fond il y a toujours un jugement, un reproche. Comme cela s'était produit pour Pierre, jusqu'à ce que Jésus le défie et lui dise : « Mais toi, m'aimes-tu ? », et alors le jugement change ; et puisque le jugement change, c'est aussi le sentiment qu'il a de lui-même, la façon dont il vit la relation avec lui-même et la relation avec tout qui change. Cela suscite un regard sur le réel qui est totalement différent.

Comment j'apprends ce jugement ? Dans cette relation. Ce n'est pas que je n'aie pas besoin continuellement de ce regard. C'est cela qui m'étonne : comment pouvez-vous vivre sans retourner lire don Giussani pour trouver ce regard, que je ne trouvais nulle part ailleurs quand j'étais seul à Madrid ? C'était ce regard qui me permettait d'avoir un rapport avec moi-même et d'avoir un rapport avec le réel que je ne trouvais pas ailleurs. Et moi, comme je continuais à me tromper, comme je continuais à être triste, j'avais continuellement besoin de cette possibilité de rapport contemporain qui introduisait ce regard sur moi, et donc je retournais, je retournais à ce rapport. Et comment j'y retournais ? Que pouvez-vous faire que moi, je faisais ? Où est-ce que je le trouvais ? Je ne pouvais pas

l'appeler au téléphone, je ne pouvais pas venir déjeuner avec lui, et donc je le trouvais où on pouvait le trouver : dans les livres qui arrivaient, dans les rares textes qui étaient publiés en espagnol. Vous, vous en avez beaucoup plus que moi et vous ne les utilisez pas : débrouillez-vous ! Mais est-ce que vous avez ce désir pressant de retrouver constamment ce regard ? Dites-moi s'il existe un autre endroit, un autre lieu, si vous pouvez lire quelque chose qui vous introduise à cette nouveauté du regard comme deux lignes de don Giussani que vous lisez. Si vous n'avez pas besoin de cela, je ne sais pas ce qu'on peut se dire de plus. Demain matin, quand nous serons coincés dans une circonstance, quand votre mari fera la tête ou que votre fils aura je ne sais quoi, nous aurons besoin de laisser à nouveau entrer ce regard. Où le trouvons-nous ? Sans cela que pouvons-nous faire ? Ce qui nous passe par la tête, c'est-à-dire que nous réduisons la réalité à la mentalité de tout le monde, au schémas de tout le monde : c'est opprimant, impossible à supporter. Mais vous n'êtes pas obligés de faire comme ça, parce que vous avez reçu la même grâce que moi. Quelle est la seule différence ? C'est que moi, je l'utilise, je la joue en permanence, parce que rien d'autre ne m'intéresse ; et ça, vous pouvez aussi le faire ou bien est-ce qu'il faut être particulièrement génial ? C'est ce qui faisait enrager don Giussani : « Mais qu'est-ce que j'ai que vous n'avez pas ? J'ai ce "oui" et c'est tout ».

Giancarlo Cesana. « La connaissance nouvelle dérive du fait qu'on reste attaché à un lieu où le charisme est vivant ? Que signifie vivre de façon contemporaine à l'événement ? ».

Julián Carrón. De façon contemporaine à l'événement, cela peut être selon toutes les modalités à travers lesquelles le charisme me rejoint, et elles peuvent être variées, comme nous le savons : une lettre de *Traces*, un livre, un témoignage, une nouvelle, c'est-à-dire toutes les multiples modalités à travers lesquelles le Christ me rejoint avec Sa nouveauté. Sans cela, moi, de quoi je vis ? De la télévision : je regarde la réalité comme tout le monde. Si cela vous suffit après avoir rencontré le Christ, que peut faire Jésus Christ ? Continuer à sourire, comme la maman, prendre encore l'initiative en cherchant à vous délivrer et à délivrer chacun d'entre nous. C'est cela que nous essayons de faire : une compagnie comme la nôtre cherche à être ce lutteur acharné pour rendre présent Jésus Christ, pour rendre vivante la mémoire du Christ parmi nous, de telle sorte que nous puissions faire l'expérience de ce rapport contemporain, de ce regard nouveau qui est entré dans l'histoire avec Lui. C'est ça notre objectif.

MESSE

HOMÉLIE DE MONSIEUR MASSIMO CAMISASCA

Chers amis, cette retraite a été importante pour moi et j'espère qu'elle l'a été aussi pour chacun de vous, et j'ai vraiment le désir de reprendre rapidement ces paroles, dès que nous aurons en main le livret, pour les approfondir, pour découvrir ce que je n'ai pas encore pu découvrir ces jours-ci. Et la grandeur de cette retraite consiste dans le fait que, tout du moins c'est comme ça que je l'ai vécue, son protagoniste est ce qu'il y a de moins spiritualiste : l'Esprit Saint. Il est intelligence et affection, c'est l'intelligence et l'affection de Jésus, et c'est aussi le protagoniste de cette liturgie, comme nous l'avons entendu au cours des lectures. Pendant l'année qui vient, en reprenant ces paroles, ces pages, cette trace de don Giussani mise en évidence par Carrón, moi je veux découvrir de plus en plus cette méthode de Dieu qu'est l'Esprit Saint, entrer dans Sa vie.

« Je ne vous laisserai pas orphelins » (*Jn* 14, 18). De toutes les expressions de Jésus et des apôtres que la liturgie de l'Église nous a proposées et fait entendre ce matin, « Je ne vous laisserai pas orphelins », c'est celle-ci qui m'a le plus frappé et que j'ai sentie le plus directement en lien avec ces jours-ci et comme un résumé de toute mon expérience et de toute l'aventure et du sens de ma vie.

L'orphelin n'est pas simplement celui qui a perdu son père ou sa mère, mais c'est celui qui les a perdus trop tôt, quand il en avait encore absolument besoin pour être lui-même, pour mûrir, pour parfaire sa personnalité, pour apprendre à vivre, pour apprendre à jouir des choses, des événements, pour apprendre à juger et à aimer. Jésus dit : « Je ne vous laisserai pas orphelins. Je sais que vous avez besoin de moi ». Les disciples sont désorientés, comme nous aussi parfois, en raison d'un pressentiment encore confus, et Jésus leur dit : « Je ne vous laisse pas seuls. Ce qui a commencé entre Moi et vous n'aura pas de fin. Mais ce n'est pas tout, dans l'avenir cela grandira, s'approfondira, deviendra une lumière qui éclairera toute votre vie, une force qui vous soutiendra dans chaque épreuve, un amour qui rendra possible, et même facile, tout sacrifice ».

Ces mêmes paroles, Jésus nous les dit, à nous aussi, à chacun de nous, comme il les dit à chacun des Siens à chaque époque de l'histoire, à chaque instant de la vie. Ce qui a commencé n'aura pas de fin. Et non pas parce que nous nous faisons des illusions, ou par un effort de volonté, ou parce que c'est une utopie et que nous fermons les yeux devant les difficultés de l'histoire et de notre existence. Non, ce n'est pas pour cela, mais parce qu'Il est vivant, parce qu'Il prend continuellement l'initiative de mille façons différentes pour m'ouvrir les yeux, pour m'ouvrir le cœur afin que le début se renouvelle avec une profondeur encore plus grande et plus vraie.

Comment fait-on pour être contemporain du Christ ? Mais c'est Lui qui se fait contemporain, à chaque instant de ton existence ! Il suffit que tu t'ouvres à Son initiative, à ce qu'Il fait, et Sa capacité à être contemporain entre dans ta vie comme un fait qui se renouvelle. « Vous verrez que je vis et vous aussi, vous vivrez » (Jn 14, 19). Ça c'est réel, et permettez-moi de vous le témoigner, parce que vous êtes nombreux à me le témoigner. Il suffit de lire les lettres de *Traces*, il suffit de lire d'un cœur ouvert des centaines de mails et de récits. Notre vie est vraiment parsemée d'étoiles. Le temps n'est pas un ennemi si nous cherchons, si nous demandons à l'Esprit ce visage particulier, comme nous le rappelait Carrón hier en reprenant les paroles de don Giuss, si nous demandons à l'Esprit qu'Il devienne toujours l'objet de nos pensées et de nos paroles.

« Le Père vous donnera un autre Paraclet [Consolateur], pour qu'Il soit avec vous à jamais » (Jn 14, 16). C'est Lui qui reste en nous, qui fait sa demeure en nous. Parce que, voyez-vous, Jésus ne se limite pas à promettre, Il ne se limite pas à commencer (le début, c'est la promesse), mais Il réalise continuellement ce qu'Il promet. Ces jours-ci, c'est cela que j'ai senti, que j'ai compris, que j'ai vécu, non seulement dans les paroles que j'ai entendues, mais aussi chez ceux que j'ai vus. Et Jésus le dit : « Vous verrez ».

Qu'est-ce que le baptême si ce n'est la réalisation de cette promesse ? Qu'est-ce que l'eucharistie, le baptême quotidien du chrétien adulte, si ce n'est l'expression de cette initiative continue de l'affection sans bornes de Jésus pour chacun de nous et, à travers nous, pour tous les hommes ? Et qu'est-ce que le mouvement si ce n'est l'espace nouveau continuellement créé pour nous par Jésus Christ, pour nous donner Sa vie, la vie qui n'a pas de fin ? Que de rappels à cela ces jours-ci : les personnes, les événements qui nous Le rappellent, les miracles de sainteté, qui nous obligent à penser à Dieu, qui nous empêchent de réduire le Christ à notre mesure. Et enfin, qui est don Giussani ? Qui est don Giussani si ce n'est la personne en qui l'initiative de Dieu s'est manifestée avec le plus de puissance pour nous faire Siens ? Jésus ne nous a pas laissés orphelins, il nous a fait rencontrer don Giussani.

Mais ce matin, pour conclure cette homélie de façon réelle et non pas de façon romantique ou imaginaire, je voudrais vous dire qu'il n'y a pas que Jésus qui nous dit « Je ne vous laisserai pas orphelins », car j'entends aussi don Giussani qui nous dit « Je ne vous ai pas laissés orphelins », justement parce qu'il ne nous a pas rappelés à lui : en nous rappelant au Christ, il nous a liés à un lieu, à un espace humain, un espace de liberté et de grâce qui continue dans le temps, qui donne toujours de nouveaux fruits, qui établit toujours de nouvelles relations, qui fait grandir notre familiarité avec Dieu. Amen.

AVIS

Julián Carrón. La première question que je veux souligner est un rappel à la mission.

L'année dernière, je me suis arrêté sur l'action caritative ; cette fois-ci, en raison du rappel très important du Brésil et du thème développé durant cette retraite sur la foi, sur le témoin, je veux redire que notre mission consiste à vivre et à témoigner Jésus Christ, c'est-à-dire la mission. La grâce qui nous a été donnée est pour tous, selon la méthode utilisée par le Mystère – comme nous l'avons toujours entendu dire par don Giussani –. Dieu en choisit quelques-uns pour pouvoir arriver à tous à travers eux. Nous sommes choisis par Dieu pour pouvoir Le rendre présent à tous ceux que nous rencontrons.

C'est pourquoi don Giussani disait que la force missionnaire est intérieure, elle naît de l'intérieur de notre foi ; l'élan missionnaire jusqu'aux confins du monde – disait-il dans *Le chemin vers la vérité est une expérience*, qui réunit les premiers livres du mouvement – vient beaucoup plus de l'intérieur, de ce que nous vivons, que d'une nécessité ou d'un appel extérieur : c'est le désir de partager avec les autres ce qui nous est arrivé.¹¹² C'est pour cela que la mission, la vibration missionnaire en nous, est le test ultime de la foi, parce que plus on se rend compte de la grâce qui nous a été donnée, plus on ressent le besoin, le désir pressant de la communiquer aux autres. « L'amour du Christ nous presse », disait saint Paul, et il a tout rempli de Sa présence, de Jérusalem à l'Illyrie.¹¹³ Chez saint Paul, nous voyons cette vibration, ce désir pressant qui naît de l'intérieur de ce qui est arrivé.

C'est pourquoi, si on ne vit pas dans cette dimension missionnaire, le problème n'est pas tant ce que les autres y perdent, mais ce que nous, nous y perdons. Don Giussani disait : si on ne vit pas dans cette dimension missionnaire, ceux qui risquent de se perdre, ce sont avant tout les chrétiens, c'est-à-dire nous. J'ai été frappé par le fait que bien des étudiants s'en sont rendus compte en distribuant les tracts pour les élections : ils voulaient recommencer car cela leur a servi, cela les rendait vraiment conscients de la grâce qu'ils avaient reçue. Plus on se rend compte de cela, plus on découvre que c'est le plus grand geste de charité que l'on peut faire avec tous, que ce dont chacun a besoin plus que de toute autre chose est de trouver ce qui peut le faire respirer en toute circonstance, comme cela nous fait respirer.

Nous ne pouvons pas ne pas nous redire cela, justement parce que la mission est la possibilité que notre personnalité se réalise. Et la première réalisation de cet élan missionnaire consiste à vivre la mission là où l'on est, dans le lieu où le Seigneur nous a mis : c'est le test de la vitalité de nos communautés, et je ne sais pas jusqu'à quel point on l'a compris. En lisant les textes du début du mouvement, en voyant que, dès que le mouvement est né, les premiers participants de GS sont partis au Brésil, il me semble que nous devons demander au Seigneur de nous donner

cette passion, parce que je ne la vois pas si puissante ni chez moi ni chez vous, par rapport à la façon dont je vois qu'elle vibrait à l'époque où le mouvement faisait ses premiers pas. Peut-être est-ce pour cela que le Seigneur a mis sous nos yeux le Brésil, pour nous le rappeler, non pas par un discours, mais à travers un fait. Et je voulais vous le dire et le dire à moi-même.

Lorsque dès le début don Giussani parlait de ces choses-là, cela imprégnait tellement tout, cela envahissait tellement tout, qu'il disait qu'il fallait s'éduquer à ne rien sentir de nous-même comme nous appartenant en propre, mais à tout sentir comme destiné au monde entier ; et c'est pour cela qu'il invitait les jeunes à ne pas recevoir d'argent sans qu'une partie, petite ou grande, selon les circonstances et la générosité du chacun, ne soit donnée comme témoignage concret d'une préoccupation pour le monde entier et pour son bonheur, qui se résume à y répandre le royaume de Dieu. Quelle passion jusqu'aux choses concrètes !

C'est pourquoi il disait : « Le point culminant de cette initiative est constitué par quelques-uns qui décident de se dédier sans calcul de temps au service de l'Église dans le monde missionnaire. Ces personnes sont perçues par GS comme la pointe la plus avancée de toute la communauté, qui s'exprime en eux. Leur fonction éducative pour GS était irremplaçable ». ¹¹⁴ Je pense qu'il est inutile d'ajouter quoique ce soit d'autre.

Cela me permet de faire le lien avec la question de la pauvreté.

La pauvreté – comme nous l'a toujours rappelé don Giussani – est une dimension substantielle de notre expérience humaine et chrétienne, de la façon dont nous nous rapportons à la réalité. Ici nous nous relient à tout ce que nous avons vécu ces jours-ci, et donc à la foi. Si la foi est vraiment une satisfaction, nous pouvons être libres par rapport à tant de choses inutiles.

La pauvreté naît de la surabondance qui vient de Lui, de la plénitude qu'Il nous donne, qui nous rend libres dans l'utilisation des choses pour pouvoir leur donner à toutes un but, comme lorsqu'on est si content que l'on dit : « Que veux-tu de moi ? ». Qui pose cette question ? Celui qui sait que Jésus Christ est tellement capable de tout remplir qu'il est disponible à tout ce qu'Il peut choisir comme façon d'utiliser la vie. Si cela se produit pour la vie dans l'expression suprême de la vocation, imaginez un peu avec les biens, avec l'argent.

Le fond commun que nous versons (et en général, la façon dont nous dépensons notre argent) est un exemple de la façon de nous rapporter au réel qui naît de ce jugement, de cette expérience. Nous n'avons pas besoin de faire l'aumône, mais de vérifier si Jésus Christ nous remplit à ce point, si Jésus Christ devient décisif pour notre vie au point de nous rendre libres. C'est la vérification de la foi jusqu'à notre porte-monnaie, et ainsi on prouve que Jésus Christ est réel. Rien de virtuel. C'est pour cela que Jésus Christ nous incite de façon pressante à la mission, Il nous incite de façon pressante à tout utiliser pour dilater Son royaume.

C'est impressionnant de voir que le fond commun que nous récoltons naît uniquement de l'engagement, parfois très mince mais fidèle, de milliers de personnes. Mais cela implique une éducation, cela implique un travail sur soi, comme vous le racontez dans les lettres que vous envoyez pour raconter comment chacun, vous essayez de le vivre.

« Dans le passé, comme vous devez le savoir, je n'ai jamais donné une contribution régulière, en partie à cause de mon éloignement et des difficultés contingentes relatives à la modalité de paiement, et en partie je justifiais cette position à mes yeux en pensant aux heures que je passe à m'occuper de différentes activités pour le bien du mouvement, mais cela ne me satisfait plus. J'ai pensé à présent à ce que disait don Giussani sur la valeur du geste pour la constance de sa fidélité. Je veux assumer cet engagement justement parce que je crois que ce sera pour mon bien, ce sera un signe concret de mon appartenance à l'Église à travers le charisme de don Giussani et de ma dépendance vis-à-vis de l'expérience de la rencontre avec le mouvement ».

Un autre écrit : « Je suis reconnaissant en particulier pour le fait que, grâce au rappel fait à la retraite, vous m'avez permis de sortir d'une position d'orgueil, qui m'empêchait une adhésion humble et fidèle ». Et une autre : « J'ai la sensation d'avoir manqué à l'amour de moi-même, la même que j'éprouve lorsque je ne fais pas l'école de communauté, pour le fait de ne pas contribuer au fond commun. C'était comme si une partie de moi était soustraite à ce que j'ai de plus cher au monde : notre compagnie, signe sensible de la présence de Jésus Christ dans ma vie ».

Étant donné qu'on ne demande à personne un montant précis, c'est très émouvant de voir la simplicité avec laquelle cet ami écrit : « Très chers amis, il n'y a pas beaucoup de place pour expliquer le chiffre indiqué comme montant mensuel du fond commun 2008. Je sais bien que ces trois euros ne sont pas grand-chose non plus et que cela peut sembler ridicule, mais ça ne l'est pas du tout si c'est versé fidèlement [ce qui vient à l'esprit, c'est la veuve de l'évangile qui avait offert son obole et Jésus dit : "Elle a donné plus que tous les autres, parce qu'elle donne de son nécessaire"] ». Je veux me souvenir de vous par ce geste, surtout en cette période où j'ai perdu mon travail et où je ne sais pas quand les choses changeront ». Des lettres comme celle-ci, nous en recevons énormément.

Certains ont témoigné que lorsqu'il arrive quelque chose de beau pour eux ou pour leur entreprise, la première chose qui leur vient à l'esprit est leur appartenance au corps du Christ, c'est-à-dire à notre histoire. Et c'est ainsi que les donations extraordinaires ont doublé cette année. Par exemple : « J'ai reçu ma pension d'invalidité et je voulais offrir quelque chose au mouvement pour les missions ». « J'ai fêté mes vingt-cinq ans de mariage et je voulais le partager avec vous ».

En raison de ce même critère de pauvreté, nous ne voulons pas utiliser tout cela

si ce n'est pour dilater notre histoire. La Fraternité elle-même veut dépenser tout l'argent récolté par le fond commun pour la croissance de ce que Dieu fait arriver de beau parmi nous. Nous ne voulons rien accumuler. En effet, en plus des dépenses ordinaires effectuées pour le fonctionnement de la vie de la Fraternité, le fond commun récolté est utilisé pour le soutien aux personnes, aux œuvres, aux activités du mouvement, pour les missions et l'aide aux prêtres, en tenant compte des critères que don Giussani nous a enseignés pour utiliser l'argent. En soi, on ne peut accueillir n'importe quel désir, n'importe quel besoin, mais c'est l'intelligence avec laquelle on regarde la réalité qui nous fait voir quel est le besoin qui peut être pris en compte. Par exemple, nous n'aidons pas pour l'achat d'une maison, mais si une famille a un grave problème, il faut l'aider. Nous venons en aide aux personnes, pas aux entreprises, mais s'il y a une œuvre qui dilate l'horizon de la Fraternité, on peut y être attentif et l'aider à réunir le patrimoine qui lui sert à répondre aux besoins. Cela nous demande à tous d'être présents, en essayant de ne pas subir le réel, mais de le juger. Cette priorité donnée au réel est une modalité pour suivre ce qu'un Autre fait, même par rapport à l'argent : suivre ce qu'un Autre fait, ce qu'un Autre engendre à travers vous, ce qu'Il vous suggère, et qui vous fait bouger. Si quelqu'un a une idée qui contribue à réaliser ce que nous voulons être dans le monde, cela doit être reconnu, soutenu comme signe, comme exemple.

Pensez à tout ce qu'on pourrait faire d'autre si chacun était fidèle à son engagement, même minimal, comme nous le témoigne cette lettre : « Jusqu'à présent je n'ai jamais payé le fond commun. Je suis inscrite depuis quatre ans. Je ne sais pas bien pourquoi. À chaque fois qu'à la retraite j'entends le bilan et la situation de tous ceux qui ne paient pas, je me dis : zut, le mouvement est tellement important pour moi ! Pourquoi est-ce que je ne paie pas ? Mais cela restait toujours un reproche moral, qui ne me poussait jamais à prendre une décision, jusqu'à ce que cette année je commence à suivre GS. En faisant l'école de communauté avec les jeunes, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de leur parler de ce que veut dire suivre la vérité, demander à Dieu qu'Il nous fasse dire oui à ce qui est vrai avec simplicité, qu'Il nous enlève de l'erreur. En leur disant cela, je me suis aperçue qu'en ne payant pas le fond commun je suis la première à ne pas être sérieuse jusqu'au bout avec ce que la Fraternité me demande. Pourquoi cette résistance ? Eh bien, don Giuss dit qu'au fond l'homme est mauvais. Je ne veux pas me justifier et j'ai honte de ne pas avoir pris sérieusement en considération ce geste jusqu'à présent, mais je comprends vraiment que, ou bien cela m'intéresse et je m'implique personnellement et totalement dans les choses, ou bien Jésus Christ restera toujours un peu éloigné, confiné à ce qui m'arrange. C'est ainsi qu'enfin je me décide à commencer à payer le fond commun et que cette décision me rend joyeuse, et je suis certaine qu'en le faisant je comprendrai un peu plus et que je serai éduquée à être plus sérieuse face à tout, y compris face aux jeunes ».

MESSAGES REÇUS

À l'occasion de la retraite de la Fraternité de Communion et Libération sur le thème « La victoire qui vainc le monde, c'est notre foi », le Saint-Père adresse aux participants ses vœux affectueux et, tout en souhaitant que cette rencontre importante suscite une fidélité renouvelée à Jésus Christ, notre unique espérance, et un témoignage évangélique fervent, il invoque une abondante effusion de grâces célestes et vous envoie, à vous ainsi qu'aux responsables de la Fraternité et à tous les participants, une bénédiction apostolique spéciale.

SER cardinal Tarcisio Bertone
Secrétaire d'État de Sa Sainteté

Très chers amis,

Le fait que la retraite nous soit à nouveau proposée est une occasion providentielle pour resserrer les liens d'affection et de communion qui nous unissent.

La victoire de la foi jaillit de l'humilité de notre offrande quotidienne. Comme nous l'a enseigné don Giussani, elle consiste d'une part à reconnaître que Jésus est la substance de toutes les circonstances et de tous les rapports ; et d'autre part à L'invoquer pour qu'Il se manifeste comme Présence qui donne plénitude à tout cela.

Que la Vierge Marie aide tous les adhérents de la Fraternité à vivre leur vocation et leur mission selon ce but.

Dans le Seigneur, je vous salue et vous bénis.

SER cardinal Angelo Scola
Patriarche de Venise

Cher père Carrón,

je m'unis à vous tous à l'occasion de cette retraite spirituelle de la Fraternité de Communion et Libération, et je prie le Seigneur ressuscité qu'il fasse resplendir la vérité et la beauté du charisme pour chacun de nous et pour tous ceux qui nous rencontrent dans tous les coins du monde.

Les grands signes que nous sommes en train de vivre ici au Brésil, dans l'Église et surtout dans le mouvement, nous poussent à un nouveau commencement de plus en plus libre et personnel.

Je suis en union avec vous tous et je prie la Vierge Aparecida pour qu'elle accompagne toute notre Fraternité en ce moment de grâce pour un service toujours plus grand à l'Église et au Saint-Père.

En invoquant la bénédiction du Seigneur, je vous salue cordialement.

SER monseigneur Filippo Santoro
Évêque de Petrópolis

TÉLÉGRAMMES ENVOYÉS

*Sa Sainteté
Benoît XVI*

Saint-Père, 26 000 membres de la Fraternité de Communion et Libération ont participé à la retraite annuelle à Rimini, et d'autres par liaison satellite dans 62 pays du monde, en méditant sur le thème « La victoire qui vainc le monde, c'est notre foi ». Reconnaisants pour Votre message, nous avons fait l'expérience d'une fidélité renouvelée au Christ, notre unique espérance, en approfondissant la conscience que la foi est une méthode de connaissance qui fleurit par grâce au point culminant de la raison, comme reconnaissance de la présence exceptionnelle de Jésus, celui qui est « envoyé » par Dieu pour nous conduire au Père.

Par Votre témoignage, Sainteté, nous apprenons chaque jour à répéter les paroles de Pierre : « À qui irions-nous ? Toi seul as les paroles qui expliquent la vie ». Si nous ne pouvons croire au Christ, nous ne pouvons croire en rien, parce que rien ne nous suffit si c'est moins que le Christ, et ce n'est que Lui qui comble les exigences de notre humanité.

Nous demandons à don Giussani d'implorer de la Vierge Marie joie et paix pour Votre personne et pour nous la simplicité de la fidélité à Pierre et à l'Église qui rend le Christ contemporain sur le chemin vers la sainteté.

Père Julián Carrón

*SER cardinal Tarcisio Bertone
Secrétaire d'État*

Très chère Éminence, 26 000 participants à la retraite annuelle de la Fraternité de Communion et Libération à Rimini, et d'autres par liaison satellite dans 62 pays du monde, en méditant sur le thème « La victoire qui vainc le monde, c'est notre foi », reconnaissants pour les paroles envoyées au nom de Benoît XVI, concluent les journées de retraite avec une volonté renouvelée d'être fidèles au Christ et à son Vicaire sur terre, pour être témoins du fait qui vainc le monde et porter ainsi l'annonce de l'espérance qui accomplit notre humanité.

Que Marie éclaire Votre cœur pour toujours plus collaborer avec intelligence à la diffusion de la vie de l'Église dans l'histoire.

Père Julián Carrón

SER cardinal Angelo Bagnasco
Président de la Conférence épiscopale italienne

Très chère Éminence, 26 000 participants à la retraite annuelle de la Fraternité de Communion et Libération en Italie, et d'autres par liaison satellite dans 62 pays du monde, en méditant sur le thème « La victoire qui vainc le monde, c'est notre foi », plus certains du Mystère présent, confirment leur engagement à servir l'Église en Italie comme témoins du Christ, le rocher sur lequel construire l'avenir.

Peinés par les récentes contestations à Votre personne, signe d'une société indifférente sinon hostile à la vérité, nous Vous redisons encore une fois que nous Vous aimons comme un père qui défie les incompréhensions du monde par amour pour ses enfants. Que don Giussani et Marie protègent Votre vie et Vous obtiennent le bien que Vous désirez.

Père Julián Carrón

SER monseigneur Josef Clemens
Secrétaire du Conseil pontifical pour les laïcs

Très chère Excellence, encore une fois la présence et les paroles du cardinal Rylko ont rendu présente la bénédiction de l'Église universelle sur les 26 000 participants à la retraite annuelle de la Fraternité de Communion et Libération à Rimini, et sur d'autres en liaison satellite dans 62 pays du monde. En méditant sur le thème « La victoire qui vainc le monde, c'est notre foi », en tant que fidèles laïcs qui ont grandi à l'école de ce témoin crédible qu'a été don Giussani, nous suivons Benoît XVI qui nous appelle à témoigner la foi au Christ qui répond aux exigences du cœur de tout homme.

Père Julián Carrón

SER cardinal Angelo Scola
Patriarche de Venise

Très chère Éminence, ces jours-ci nous avons fait l'expérience de la vérité de l'invitation que Vous nous avez adressée : le Christ est la consistance de toute chose et Le demander en toute circonstance est la chose la plus raisonnable pour chacun de nous. Plus certains que « La victoire qui vainc le monde, c'est notre foi », que l'Envoyé du Père nous a donnée comme pure grâce, et plus reconnaissants de la rencontre avec don Giussani qui nous a

ouvert le chemin à la reconnaissance du Christ, nous demandons à la Vierge Marie de soutenir Votre mission épiscopale pour l'unité de l'Église.

Père Julián Carrón

SER monseigneur Filippo Santoro
Évêque de Petrópolis

Très chère Excellence, cette retraite a commencé et a été dominée par ce que nous avons vu se produire dans la cathédrale de São Paulo, le plus grand événement que le Seigneur a fait se produire dans notre vie cette année pour faciliter la reconnaissance de Sa présence parmi nous.

Que la Vierge d'Aparecida nous rende simples au point de servir le Mystère qui est à l'œuvre dans notre vie grâce à ce nouveau commencement qui dépasse toute imagination.

Père Julián Carrón

L'ART EN NOTRE COMPAGNIE

Par Sandro Chierici

(Guide pour lire les images extraites de l'histoire de l'art qui accompagnaient les morceaux de musique classique, lors de l'entrée et de la sortie du salon).

Le regard de l'homme sur le réel parvient à en percevoir la forme et à deviner son origine.

Dieu prend l'homme par la main et le conduit dans l'histoire à la rencontre de Jésus Christ. Dans l'expérience de la compagnie de Jésus Christ, l'origine du réel se rend connaissable. Dès lors, l'homme n'est plus seul dans sa recherche du bonheur, du bien, de la justice : la foi en Jésus Christ présent devient le critère avec lequel juger la réalité et s'y engager.

1. Vincent Van Gogh, *La Nuit étoilée*. New York, Museum of Modern Art
2. *L'ouragan El Niño vu par satellite*. Photographie : NASA Goddard Laboratory for Atmospheric Sciences
3. Caspar Friedrich, *Randonneur au-dessus d'une mer de brouillard*. Hambourg, Kunsthalle
4. Caspar Friedrich, *Les blanches Falaises de Rügen*. Winterthur, Collection Reinhart
5. René Magritte, *Le Séducteur II*. Collection privée
6. René Magritte, *La Condition humaine*. Genève, Collection Spierei
7. René Magritte, *L'Appel des cimes*. Collection privée
8. René Magritte, *Le Soir qui tombe*. Houston, Collection Menil
9. *Le Repos du créateur le septième jour*, mosaïques. Monreale, Cathédrale
10. *Adam au jardin d'Éden*, mosaïques. Monreale, Cathédrale
11. *L'Alliance de Dieu avec Noé*, mosaïques. Monreale, Cathédrale
12. *Le Sacrifice d'Isaac*, mosaïques. Monreale, Cathédrale
13. *Isaac bénit Jacob*, mosaïques. Monreale, Cathédrale
14. *Jacob lutte avec l'ange*, mosaïques. Monreale, Cathédrale
15. *La Fuite en Égypte*, mosaïques. Monreale, Cathédrale
16. *La Prédication de Jean-Baptiste*, mosaïques. Florence, Baptistère de Saint-Jean
17. *La Tempête apaisée*, mosaïques. Venise, Basilique Saint-Marc
18. *La Vocation de Zachée*, mosaïques. Venise, Basilique Saint-Marc
19. *L'Obole de la veuve pauvre*, mosaïques. Ravenne, Sant'Apollinare nuovo
20. *La Guérison des aveugles de Jéricho*, mosaïques. Ravenne, Sant'Apollinare nuovo

21. *La Guérison du possédé*, mosaïques. Ravenne, Sant'Apollinare nuovo
22. *La Guérison de l'hémorroïsse*, mosaïques. Ravenne, Sant'Apollinare nuovo
23. *La Samaritaine au puits*, mosaïques. Ravenne, Sant'Apollinare nuovo
24. *La Guérison du paralytique de Capharnaïm*, mosaïques. Ravenne, Sant'Apollinare nuovo
25. *La Guérison du paralytique de Betsaïda*, mosaïques. Ravenne, Sant'Apollinare nuovo
26. *La Multiplication des pains et des poissons*, mosaïques. Ravenne, Sant'Apollinare nuovo
27. *Jésus au Mont des oliviers*, mosaïques. Venise, Basilique Saint-Marc
28. Eugène Burnand, *Les Disciples Pierre et Jean courant au sépulcre le matin de la Résurrection*. Paris, Musée d'Orsay
29. Francesco Bassano, *Le bon Samaritain*. Vienne, Kunsthistorisches Museum
30. Constantijn Daniel Renesse, *Parabole du bon samaritain*. Paris, Musée du Louvre
31. Jean-François Millet, *Le bon Samaritain*. Cardiff, National Gallery of Wales
32. Vincent Van Gogh, *Le bon Samaritain*. Otterlo, Rijksmuseum Kröller-Müller
33. Silvestro Lega, *Village avec paysans*, détail. Collection privée
34. Ardengo Soffici, *Paysans*. Poggio a Caiano, Collections communales
35. August Macke, *Fille cousant*. Dortmund, Galerie Utermann
36. Umberto Boccioni, *Paysan au travail*. Roma, Galerie nationale d'art moderne
37. Camille Pissarro, *Le Ramassage des pommes de terre*. Londres, collection privée
38. Camille Pissarro, *La Causette*. Collection privée
39. Paul Cézanne, *Louveciennes*. Collection privée
40. Camille Pissarro, *Rue Rémy, Auvers-sur-Oise*. Collection privée
41. Camille Pissarro, *Passage à niveau près de Pontoise*. Collection privée
42. Camille Pissarro, *Les Coteaux de l'Hermitage, Pontoise*. New York, Solomon R. Guggenheim Museum
43. Camille Pissarro, *Le Jardin de Maubuisson, Pontoise*. Prague, Narodny Galerie
44. Vincent Van Gogh, *Champs de tulipes*. Washington, National Gallery of Art
45. Arthur Lismer, *Village de mineurs*. Collection privée
46. Camille Pissarro, *Femme étendant du linge*. Paris, Musée d'Orsay

47. Silvestro Lega, *Éducation au travail*. Collection privée
48. Cristiano Banti, *Fileuses de la Valdelsa*. Collection privée
49. Vincent Van Gogh, *Plaine de la Crau, près d'Arles*. Amsterdam, Van Gogh Museum
50. Vincent Van Gogh, *Champ de blé clôturé au lever du soleil*. Collection privée
51. Vincent Van Gogh, *Semur au crépuscule*. Zurich. Collection Bührle
52. Vincent Van Gogh, *Terrasse du café sur la Place du Forum à Arles, le soir*. Otterlo, Rijksmuseum Kröller-Müller
53. Vincent Van Gogh, *L'église d'Auvers*. Paris, Musée d'Orsay

Notes

¹ Cf. J. CARRÓN, «Amici, cioè testimoni», Assemblée Internazionale Responsabili di Comunione e Liberazione. La Thuile, 25-29 août 2007, suppl. à *Litterae Communions-Tracce*, septembre 2007.

² Cf. *1 Jn* 5, 4.

³ *Lc* 18, 8.

⁴ Cf. Luigi GIUSSANI, *Si può vivere così?*, Rizzoli, Milan, 2007, pp. 21-72.

⁵ Cf. BENOÎT XVI, «Discorso ai partecipanti al IV Convegno nazionale della Chiesa italiana», Verona 19 ottobre 2006.

⁶ BENOÎT XVI, *Sacramentum Caritatis*, (Exhortation apostolique post-synodale sur l'eucharistie source et sommet de la vie et de la mission de l'Église - 22 février 2007), 77.

⁷ Cf. Luigi GIUSSANI, *Si può vivere...*, op. cit., p. 33.

⁸ Cf. L. GIUSSANI - S. ALBERTO - J. PRADES, *Generare tracce nella storia del mondo*, Rizzoli, Milan, 1998, p. 32.

⁹ Luigi GIUSSANI, *Le miracle du changement*, Exercices spirituels de la Fraternité, 1998, pp. 11-12.

¹⁰ *Ibidem*, p. 12.

¹¹ *Ibidem*, p. 13.

¹² Cf. Jean GUITTON, *Nouvel art de penser*, Aubier, Paris, 1946, p. 87.

¹³ G. GUARESCHI, *Le Bas-Pays de don Camillo*, Seuil, Paris, 1983, pp. 26-27.

¹⁴ Cf. Claudio CHIEFFO, «I cieli», dans *Canti*, Società Cooperativa Editoriale Nuovo Mondo, Milan, 2002, p. 188.

¹⁵ Luigi GIUSSANI, «Il est s'il agit», supplément de *30 Jours*, n° 6, 1994, p. 72.

¹⁶ Cf. *Ibidem*, pp. 72-74.

¹⁷ Cf. Claudio CHIEFFO, «Il monologo di Giuda», dans *Canti*, op. cit., p. 205.

¹⁸ BENOÎT XVI, *Deus caritas est*, 1.

¹⁹ Cf. Luigi GIUSSANI, *Si può vivere ...*, op. cit., pp. 45-46.

²⁰ Cf. H.U. VON BALTHASAR, *La gloire et la croix. Les aspects esthétiques de la Révélation*, vol. 1 *Apparition*, Aubier/Montaigne, Paris, 1965, p. 157.

²¹ *Lc* 5, 8.

²² *Mc* 2, 12.

²³ *Lc* 17, 11-19.

²⁴ Cf. Luigi GIUSSANI «Nota per la seconda edizione» dans C. MARTINDALE, *Santi*, Jaca Book, Milan, 1992, p. 28.

²⁵ On se réfère à une conversation de don Luigi Giussani au cours d'une «Journée de méditation pour les couples», Milan, 23 janvier 1977, *pro manuscripto*.

²⁶ Cf. G.K. CHESTERTON, *Ortodossia*, Morcelliana, Brescia, 1926, p. 46.

²⁷ THÉOPHILE D'ANTIOCHE, *Trois livres à Autolyclus*, Sources chrétiennes n° 20, Ed. du Cerf, Paris, 1948, I, 2, p. 58.

²⁸ Cf. Luigi GIUSSANI, *Certi di alcune grandi cose (1979-1981)*, BUR, Milan, 2007, p. 10.

²⁹ SAINT AUGUSTIN, *Homélie sur l'Évangile de saint Jean*, Œuvre de saint Augustin n° 72, Études augustiniennes, 1988, XXVI, 4, p. 493.

³⁰ SAINT AUGUSTIN, *Les confessions*, Gallimard, coll. La Pléiade, Paris, 1998, p. 1092.

³¹ Cf. Luigi GIUSSANI, *Si può vivere...*, op. cit., p. 53.

³² *Jn* 10, 19-21 ; 36-39.

³³ Cf. *Jn* 6, 22-26, 27, 53, 67, 68.

³⁴ Cf. Luigi GIUSSANI, *Si può vivere...*, op. cit., pp. 54-55.

³⁵ *Ibidem*, p. 54.

³⁶ Cf. Luigi GIUSSANI, *Si può veramente (!) vivere così*, BUR, Milano 1996, p. 140.

³⁷ L. GIUSSANI - S. ALBERTO - J. PRADES, *Generare tracce...*, op. cit., p. 54.

³⁸ *Ibidem*.

³⁹ *Jn* 8, 16.

⁴⁰ *Jn* 10, 30.

⁴¹ H.U. VON BALTHASAR, *La gloire et la croix...*, op. cit., pp. 154-155.

⁴² « C'est comme le "résonateur de Quincke" (que j'ai étudié au lycée), un instrument pour faire ressortir la note dominante d'un accord : quand une certaine colonne de sons passe devant le résonateur de Quincke, si la note dominante est un ré, le résonateur amplifie ce ré en masquant les autres notes » (L. Giussani, « Vivre la raison », dans *Litterae Communionis-Traces*, janvier 2006, p. 3.)

⁴³ Cf. JACOPONE DA TODI, «Lauda XC», dans *Le Laude*, Libreria Editrice Fiorentina, Florence, 1989, p. 313.

⁴⁴ Cf. Luigi GIUSSANI, *Certi di alcune grandi cose (1979-1981)*, op. cit., p. 216.

⁴⁵ Cf. Luigi GIUSSANI, *Si può veramente (!)...*, op. cit., p. 103.

⁴⁶ Cf. Luigi GIUSSANI, *L'uomo e il suo destino...*, op. cit., p. 129.

⁴⁷ *Jn* 12, 44.

⁴⁸ *Gaudium et Spes*, 21, §5.

⁴⁹ Cf. P. SEQUERI, *L'idea della fede. Trattato di teologia fondamentale*, Glossa, Milan, 2002, p. 128.

⁵⁰ Cf. SAINT AMBROISE, *Hexameron*, VI, 8, 32.

⁵¹ Cf. P. SEQUERI, *L'idea della fede. Trattato di teologia fondamentale*, op. cit., p. 137.

⁵² Joseph RATZINGER, « Amoureux du Christ. Dans une rencontre, le chemin », Homélie du cardinal J. Ratzinger présent aux funérailles de don Giussani au nom du Saint-Père, Cathédrale de Milan, 24 février 2005, dans *Litterae Communionis-Traces*, mars 2005, p. 8.

⁵³ Cf. Luigi GIUSSANI, *Si può vivere...*, op. cit., pp. 271-273.

⁵⁴ H.U. VON BALTHASAR, *La gloire et la croix...*, op. cit., pp. 291-292.

⁵⁵ Cf. Luigi GIUSSANI, *Si può veramente (!)...*, op. cit., pp. 106.

⁵⁶ L. GIUSSANI - S. ALBERTO - J. PRADES, *Generare tracce...*, op. cit., pp. 32-33.

- ⁵⁷ *1 Cor* 12, 3.
- ⁵⁸ Cf. Luigi GIUSSANI, *L'uomo e il suo destino...*, op. cit., p. 57.
- ⁵⁹ *Lc* 17, 6.
- ⁶⁰ On se réfère à une rencontre de don Giussani avec quelques *Memoires Domini* qui a eu lieu à Gudo Gambaredo le 30 novembre 1969, *pro manuscripto*.
- ⁶¹ BENOÎT XVI, *Spe salvi*, 10
- ⁶² *Catéchisme de l'Église catholique*, § 1236.
- ⁶³ Cf. L. GIUSSANI - S. ALBERTO - J. PRADES, *Generare tracce...*, op. cit., p. 65.
- ⁶⁴ *Catéchisme de l'Église catholique*, § 1253-1254.
- ⁶⁵ *Gal* 3, 26-28.
- ⁶⁶ *Catéchisme de l'Église catholique*, § 1253.
- ⁶⁷ Cf. L. GIUSSANI - S. ALBERTO - J. PRADES, *Generare tracce...*, op. cit., p. 59.
- ⁶⁸ Cf. Luigi GIUSSANI, *Il rischio educativo*, SEI, Turin, 1995, p. 63.
- ⁶⁹ *Jn* 3, 4.
- ⁷⁰ Cf. Luigi GIUSSANI, *L'attrattiva Gesù*, BUR, Milan, 1999, p. 148.
- ⁷¹ Cf. *Ibidem*, pp. 150-153.
- ⁷² On se réfère à une Équipe contenue dans le volume de Luigi Giussani, *Uomini senza patria* (1982-1983), en cours de publication chez BUR.
- ⁷³ Cf. Luigi GIUSSANI, *Il rischio educativo*, op. cit., p. 63.
- ⁷⁴ Cf. Luigi GIUSSANI, *L'attrattiva Gesù*, op. cit., p. 153.
- ⁷⁵ Cf. Luigi GIUSSANI, *Il rischio educativo*, op. cit., p. 61.
- ⁷⁶ Cf. L. GIUSSANI - S. ALBERTO - J. PRADES, *Generare tracce...*, op. cit., p. 51.
- ⁷⁷ Cf. *Ibidem*, p. 59.
- ⁷⁸ Cf. *Ibidem*, pp. 59-60.
- ⁷⁹ Cfr. Luigi GIUSSANI, *Pourquoi l'Église ?*, Fayard, Paris, 1994, p. 130.
- ⁸⁰ Cf. F. DOSTOÏEVSKI, *Les Frères Karamazov*, Gallimard, Paris, 1952, pp. 354-355.
- ⁸¹ Cf. N. BERDIAEV, *Pensieri controcorrente*, La Casa di Matriona, Milan, 2007, p. 47.
- ⁸² Luigi GIUSSANI, « La familiarité avec le Christ », dans *Litterae Communionis-Traces*, février 2007, pp. 3-4.
- ⁸³ *Jn* 3, 16.36.
- ⁸⁴ *Jn* 6, 47.
- ⁸⁵ Cf. *Jn* 12, 46.
- ⁸⁶ *Jn* 4, 14.
- ⁸⁷ *Jn* 6, 54.
- ⁸⁸ *1 Jn* 5, 4.
- ⁸⁹ BENOÎT XVI, *Spe salvi*, 27.
- ⁹⁰ On se réfère à la leçon tenue le 1^{er} décembre 1990 à Riva del Garda par don Giussani, pendant la retraite de l'Avent des *Memoires Domini*, *pro manuscripto*.
- ⁹¹ *Jn* 17, 3.
- ⁹² SAINT THOMAS, *Summa Theologiae*, IIa-IIæ, q. 179, a. 1.

⁹³ Cfr BENOÎT XVI, *Spe salvi*, 7.

⁹⁴ 2 Cor 5, 17.

⁹⁵ Cf. Luigi GIUSSANI, *Dall'utopia alla presenza (1975-1978)*, BUR, Milan, 2006, p. 330.

⁹⁶ Cesare PAVESE, *Dialogues avec Leuco*, Gallimard, Paris, 1964, p. 118.

⁹⁷ Cf. L. GIUSSANI - S. ALBERTO - J. PRADES, *Generare tracce...*, op. cit., pp. 74-75.

⁹⁸ Cf. *Ibidem*, p. 75.

⁹⁹ BENOÎT XVI, « Allocution pour la rencontre avec les étudiants de l'Université "La Sapienza" de Rome », 17 janvier 2008.

¹⁰⁰ Cf. L. GIUSSANI - S. ALBERTO - J. PRADES, *Generare tracce...*, op. cit., p. 76.

¹⁰¹ Cf. *Ibidem*.

¹⁰² Luigi GIUSSANI, « La longue marche de la maturité », dans *Litterae Communionis-Traces*, mars 2008, p. 7.

¹⁰³ Luigi GIUSSANI, « La foi hier et aujourd'hui », dans *Litterae Communionis-Traces*, février 2008, p. 2.

¹⁰⁴ On se réfère à la leçon tenue le 2 septembre 1992 à La Thuile par don Giussani, pendant la retraite spirituelle des prêtres, *pro manuscripto*.

¹⁰⁵ Cf. Luigi GIUSSANI, *Le Sens religieux*, Éd. du Cerf, Paris, 2003, pp. 181-183.

¹⁰⁶ Cf. *Ibidem*, pp. 165-166.

¹⁰⁷ Cf. *Ibidem*, pp. 156-158.

¹⁰⁸ Col 2, 17.

¹⁰⁹ Cf. Jn 21, 15-17.

¹¹⁰ Voir ici note 90.

¹¹¹ Cf. Luigi GIUSSANI, *Avvenimento di libertà*, Marietti, Gênes, 2002, p. 20.

¹¹² Cf. Luigi GIUSSANI, *Il cammino al vero è un'esperienza*, Rizzoli, Milan, 2006, pp. 75-77.

¹¹³ 2 Cor 5, 14-20.

¹¹⁴ Cf. Luigi GIUSSANI, *Il cammino...*, op. cit., p. 77.

TÉMOIGNAGE DE CLEUZA ET MARCOS ZERBINI

En raison du lien évident avec le contenu de la retraite de la Fraternité, nous proposons les notes prises au cours du témoignage qui a eu lieu le soir du samedi 10 mai, pendant la retraite spirituelle des travailleurs de Communion et Libération qui s'est déroulée à Rimini du 9 au 11 mai 2008.

Marcos Zerbini. Pour que vous puissiez comprendre le contexte de notre histoire, je veux vous raconter certains faits.

Nous sommes nés des pastorales sociales de l'Église catholique au Brésil., Comme tous les ans, en 1986 l'Église lança la campagne de la fraternité à l'occasion du Carême, et elle choisit comme thème « Terre de Dieu, terre de frères », en nous posant une question : « Vous, vous faites quelque chose pour que les gens aient de la terre ou vous priez simplement pour que le Seigneur réponde à cette situation ? ».

Cette provocation nous a poussés à inviter les gens d'une paroisse de la périphérie de São Paulo pour discuter du problème du logement. En quinze jours on avait réuni deux cents personnes, en deux mois ils étaient deux mille. La seule chose qu'on savait faire était de faire pression sur les gouvernements (celui de la ville et celui du pays) pour qu'ils répondent à cette situation.

Au bout de deux ans, rien ne s'était passé. Alors on s'est organisé avec d'autres mouvements sociaux de la ville de São Paulo et il en est sorti une proposition commune : faire une occupation des terres dans toute la ville. On en a parlé avec les gens du mouvement dont on était responsable, on a expliqué les problèmes que cela aurait pu poser et ils ont décidé de ne pas participer à l'occupation. Mais comme le mouvement social proche de notre région avait fait cinq occupations de terres et qu'on était leader d'un mouvement social, on a été les soutenir : en tout, ils étaient huit cents familles. Le propriétaire de cette zone est allé chez les juges et quelques mois plus tard la justice a fait expulser les familles. La moitié d'entre elles n'avait plus d'endroit où aller si bien que ces quatre cents familles ont été accueillies dans les salles paroissiales des églises. On leur a demandé : « Pourquoi avez-vous participé à quelque chose d'aussi dangereux ? ». Ils nous ont répondu : « On a participé

parce que notre leader nous a expliqué que si on faisait cette occupation de terre, le propriétaire nous l'aurait vendue à un prix plus bas ». Ça ne s'est pas produit, le leader a disparu, mais tout ça nous a fait venir une idée qui était un peu comme l'œuf de Christophe Colomb : on a commencé à chercher des gens qui accepteraient de vendre leur terre. C'est ainsi qu'on a trouvé une femme à qui nous avons raconté cette histoire, elle était vraiment émue, elle nous a fait un prix bon marché et dix-huit familles ont acheté un lopin de terre ; Ils se sont tous fabriqués aussitôt une baraque sur cette terre et petit à petit ils ont commencé à bâtir leur maison. Alors on a pensé : si ça a marché avec ce petit groupe qui n'avait pas où se loger, pourquoi ne pas le faire avec ceux qui sont déjà locataires et qui participent à nos groupes ?

C'est ainsi qu'on a commencé à renouveler l'expérience. On a acheté une, deux, trois zones... aujourd'hui il y en a vingt-six, avec 17 500 familles qui y habitent. Mais le problème ne se limitait pas à l'achat de la terre : ils devaient bâtir leur maison et tout de suite après il y avait le problème de l'eau, des égouts, de l'électricité... il y avait toujours un nouveau problème qui se posait, et c'est ainsi que notre mouvement a commencé à grandir.

Cleuza Ramos. Merci pour votre accueil. Je suis heureuse d'être ici avec vous et de partager avec vous ce moment de joie.

Avec les années, la lutte qu'on a menée dans le mouvement nous a appris comment nous organiser pour acheter les maisons. Les années ont passé et les choses avançaient. En l'an 2000, les quartiers étaient prêts, il y avait l'eau, l'électricité, il y avait les écoles, mais moi, je n'étais pas heureuse, je n'arrivais pas à voir les gens heureux. Je pensais que ceux qui n'avaient pas de maison, une fois qu'ils auraient réussi à en avoir une, ils auraient été heureux. Et au contraire, on voyait les familles qui faisaient des murs de plus en plus hauts pour ne pas voir leurs voisins, et cela me rendait de plus en plus triste. Je me demandais si ce n'était pas le moment de ne plus s'en occuper, de tout stopper, d'arrêter ce travail. Mais moi, depuis que je suis petite j'ai toujours prié, alors j'ai demandé : « Seigneur, fais-moi comprendre le chemin ».

À ce moment-là un fait s'est produit : des amis nous ont dit qu'ils voulaient un lopin de terre qui appartenait à l'école de l'Université de Médecine, parce qu'ils voulaient y construire une paroisse. Moi, je ne voulais pas y aller, je n'en avais pas du tout envie, mais Marcos insistait : « Allons-y, allons-y », et à la fin j'y suis allée. On a parlé avec le président, on lui a expliqué le problème et il a dit : « D'accord, faisons un contrat, moi je vous cède le terrain », mais il a insisté avec moi : « Demande-moi donc quelque chose d'autre, demande-moi autre chose ». Il y avait quelque chose qui me rendait un peu triste : on habitait loin de l'hôpital. Alors j'ai demandé : « Ça c'est une

école de médecine, il doit y avoir beaucoup de médecins ; vous pourriez nous donner un médecin ? », et lui : « Oui, j'ai beaucoup de médecins ». Il nous a attribué un médecin, mais à vrai dire le médecin n'est pas venu, et alors il en a envoyé un autre, Alexandre (qui fait la traduction), qui est arrivé et nous a dit : « Je veux connaître vos quartiers ». Je lui ai fait connaître tous nos quartiers. Chaque quartier a un centre communautaire, Alexandre se renseignait et moi je lui demandais : « Où veux-tu te mettre ? ». Et lui : « Je veux être dans l'école ». C'est ainsi qu'on a organisé dans l'école un espace pour lui : « Voilà votre salle, on va trouver aussi un petit lit pour vous ». Il n'avait pas de stéthoscope, il n'avait rien, et moi je me demandais : mais est-ce qu'il est vraiment médecin ?! J'allais à l'école et je le voyais parler avec les professeurs ; alors j'ai pensé : ce n'est pas une solution que j'ai trouvée, c'est un problème de plus ! Marcos me disait : « Alors, il a déjà commencé à travailler ton ami bizarre ? ». Tous les jours Alexandre parlait avec les gens, parlait avec les gens... Après quelques temps j'ai compris que dans l'école il y avait un grave problème : de nombreuses filles tombaient enceintes pendant l'adolescence, et lui, il était en train de faire un travail de prise de conscience auprès des professeurs. On était en 2001, et aujourd'hui encore ce programme continue dans nos écoles.

C'est à cette occasion que j'ai connu le mouvement de Communion et Libération. Moi qui à ce moment-là n'avais plus de courage et pensais que la lutte ne valait peut-être pas la peine, je voyais en effet tant de choses dans notre mouvement, tant de problèmes résolus, mais aussi tant de jeunes qui, après avoir terminé l'école, devaient aller travailler, mais sans grandes perspectives pour le futur.

Marcos. Peu de temps après, on a été invité tous les deux à la première rencontre de la Compagnie des Œuvres qui devait se tenir dans la ville de Rio de Janeiro ; exactement à la même époque, un groupe de jeunes de nos quartiers est venu nous voir pour nous dire : « On a très envie d'étudier, d'aller à l'université ». Au Brésil l'université publique n'a pas beaucoup de places et pour entrer il faut passer un examen que seuls les enfants des riches arrivent à passer parce qu'ils étudient dans de très bonnes écoles privées. Au Brésil, le pauvre ne peut aller que dans une université privée, qui coûte cher. Les jeunes sont venus nous voir pour ça et ils nous ont dit : « Le mouvement nous a aidés à avoir des maisons. Maintenant on aimerait être aidé pour aller à l'université ».

À la rencontre de la CdO à Rio de Janeiro, on a écouté deux expériences qui nous ont frappés. Dans l'une d'elles, Bolivar, un ami du Chili, nous a parlé d'une université populaire que le mouvement de CL avait contribué à

construire au Pérou et qui coûtait beaucoup moins cher, parce que la motivation n'était pas seulement économique – faire des profits –, et beaucoup de jeunes de la périphérie de Lima pouvaient y aller. Alors on a pensé : si on a été capable de construire des quartiers, pourquoi on ne serait pas capable de construire aussi une université ?

Cette rencontre de la CdO s'est terminée le dimanche et déjà le lundi on se renseignait sur ce qu'il fallait faire pour construire une université. On s'est aperçu que c'était un processus très long, qu'il aurait fallu beaucoup de temps, mais on avait aussi découvert que dans les universités privées de São Paulo au moins 45 pour cent des places restaient disponibles après les examens d'admission. On a pensé : quand on s'organise on arrive à acheter la terre à meilleur prix ; alors peut-être qu'en s'organisant on pourra avoir aussi des bourses d'études pour l'université. On a cherché une université et le président nous a dit : « Si vous m'amenez cinq cents étudiants, moi je vous fais un rabais de 30 à 50 pour cent ». On a appelé tous nos jeunes : au premier test d'entrée, 1 800 ont été acceptés. Alors on a pensé : pour l'instant on a résolu le problème, on pensera au reste l'année prochaine, quand il faudra aider une autre tranche d'âge. C'était une illusion, parce qu'après une semaine, beaucoup de gens ont commencé à nous dire : « Écoute, ma fiancée n'appartient pas à notre association, mais elle aussi veut aller à l'université » ; « Mon cousin n'est pas de l'association, mais lui aussi veut aller à l'université » ; « Mon ami n'est pas de l'association, mais lui aussi... ». Alors on a décidé de faire le mouvement des « sans université ». Aujourd'hui, on a quarante mille étudiants dans douze universités avec lesquelles on a une convention.

Cleuza. En 2005, on avait cinq mille étudiants. J'ai été invitée à La Thuile, à la rencontre des responsables du mouvement, et j'ai demandé à Cesana : « Comment est-ce qu'on fait une école de communauté à cinq mille ? », et il m'a dit : « Tu trouveras une réponse ». En rentrant au Brésil, on se demandait : « Comment peut-on faire ? », parce que l'école de communauté, ça se fait avec un groupe plus petit. Ce que j'avais rencontré à La Thuile, et qui me rendait si heureuse, je devais le dire aux autres. C'est comme ça qu'on a eu l'idée de faire un tract : sur celui du mois dernier, il y a un résumé du premier chapitre sur la foi du Peut-on vivre ainsi ?, celui qu'on est en train d'étudier à l'école de communauté ; à la fin, il y a un jugement culturel sur un fait dont on discute beaucoup aujourd'hui au Brésil : le vote au parlement sur l'utilisation des cellules souche pour la recherche.

Nous avons quarante mille étudiants qui sont divisés en groupes de deux mille, les réunions durent deux heures, on les fait rapidement et on doit être très objectif, car pendant qu'on est avec un groupe, dehors il y a déjà la queue

pour la réunion suivante. À la fin on donne les avis sur l'association, sur l'université. Au début, on présente le texte ; après la présentation et la lecture du texte, les gens se répartissent en petits groupes de dix, ils discutent entre eux du thème et ensuite on commence une assemblée pendant laquelle les gens viennent spontanément devant pour parler. Et nous, on se demande toujours : mais, est-ce qu'ils comprennent ? Qu'est-ce qu'ils comprennent ? Ils sont quarante mille : comment parler à chacun pour demander ce qu'il a compris ? Cela me rendait toujours triste.

Dans notre association, ils ont tous une carte d'adhérent, puisque c'est une organisation, et les "sans maison" comme les "sans université" étaient obligés de venir à nos réunions, aux assemblées : ils venaient parce que c'est moi qui les obligeais, ils venaient seulement parce qu'ils avaient peur de perdre les avantages qu'ils obtenaient.

L'année dernière, on a encore été invité à La Thuile. Au bout de cinq minutes d'introduction, Carrón a dit : « Le Christ nous a tellement aimés qu'il a compté tous les cheveux de notre tête ». J'ai dit : « Marcos, on peut s'en aller parce qu'on nous a déjà tout dit ».

Marcos. En rentrant à São Paulo, on s'est dit : « Comme le disait don Giusani, on doit parier sur la liberté des gens ». Et ainsi on a dit à tout le monde : « Ce n'est plus obligatoire de venir à nos réunions. On vous garantit que vous ne perdrez pas vos avantages, vous n'êtes plus obligés de venir aux réunions, parce qu'on veut que ce soit seulement ceux qui ont vraiment l'intention de faire un chemin avec nous qui participent ». Cela s'est passé quand on avait vingt-cinq mille jeunes, en plus de ceux des maisons. Sur vingt-cinq mille jeunes, huit ont décidé de s'en aller, mais après une semaine, cinq sur ces huit sont revenus et ils nous ont expliqué : « On veut être à nouveau accueilli parmi vous, parce qu'on a compris que, tout seul, on n'arrivera pas à finir l'université ». Parce que, quelle est la réalité de nos jeunes ? Ils travaillent toute la journée et le soir ils vont à l'université ; en grande majorité, ils ne dorment que quatre ou cinq heures par nuit et ils dépensent pratiquement tout leur salaire pour se payer l'université, même s'ils ont une remise. Sans une compagnie, ils ne sont pas capables d'arriver jusqu'au bout.

Cleuza. Après ça j'ai pensé : désormais le mouvement a un autre visage, il a un autre chemin. L'association a appris à faire de grandes choses, comme une coopérative. La santé publique au Brésil ne fonctionne pas : on a fait des conventions avec des entreprises privées de santé, de service clinique ; des conventions avec des écoles de langues... à présent toutes les écoles viennent voir l'association parce qu'ils veulent faire une convention. Mais ce qui a

changé les gens, ce n'est pas de les avoir aidés à avoir une maison ou un service médical ; ce qui m'a aidé, moi en premier lieu, c'est la rencontre qu'on a faite avec Communion et Libération. Et nous, cette rencontre, on la leur a proposée et eux, ils ont dit oui. C'est pour ça qu'aujourd'hui cela n'aurait pas de sens que l'association n'ait pas comme seul chemin, celui de Communion et Libération. L'association est née pour répondre à la réalité, et aujourd'hui la réalité, c'est que les personnes ont hâte de rencontrer le Christ. Et nous, on a eu le privilège de le rencontrer.

Moi, je suis heureuse de pouvoir apporter ça à ces jeunes. En décembre, on leur a fait cette proposition : « L'association a ses services, et cela nous regarde, mais la destinée du mouvement, on veut la remettre entre les mains de Carrón. Allons sur la place, je veux vous faire voir qui est celui que moi je suis ». Alors on a fixé le jour et l'invitation a été faite comme suit : « Ceux d'entre vous qui sentent qu'ils appartiennent à cette histoire, qu'ils viennent sur la place avec nous ; ceux qui ne sentent pas qu'ils appartiennent à cette histoire, qu'ils ne viennent pas ». On a préparé une belle fête, on a préparé plein de choses : des chanteurs, des banderoles, un mega show, mais il a commencé à pleuvoir, et à pleuvoir... un véritable déluge. J'ai pensé : tout est fini, rien ne va pouvoir se passer. La rencontre devait commencer à cinq heures de l'après-midi : il y avait des ballons, des chanteurs, mais il n'arrêterait pas de pleuvoir. Les gens commençaient à arriver, ils arrivaient de partout, la police nous a dit : « Mais ça veut dire quoi ? Ce n'est pas une petite rencontre ecclésiastique ! Pourquoi tous ces gens arrivent ? Qu'est-ce qui est prévu ? ! ». La place était pleine à craquer, ils avaient tous un parapluie, il a fallu couvrir les haut-parleurs, on n'entendait rien. Marcos a eu l'idée de parler avec le cardinal de São Paulo qui devait participer à la rencontre, mais à ce moment-là il parlait avec Carrón ; on ne savait pas quoi faire, il y avait de la confusion partout. J'ai dit : mon Dieu, et maintenant, que va-t-il se passer ? Marcos a demandé au cardinal si on pouvait faire la rencontre non pas sur la place mais dans l'église, mais la cathédrale ne peut tenir que huit mille personnes. On est entré dans l'église, mais dehors il y avait cinquante mille personnes et les gens voulaient absolument entrer et moi, je leur disais : « S'il vous plaît, rentrez chez vous, rentrez chez vous ! ». « Non, moi j'appartiens à ça et moi aussi je veux participer », mais ce n'était pas possible. J'ai dit : « Mon Dieu, en Italie c'est Communion et Libération, au Brésil c'est Communion et Confusion ! ».

Marcos. Il y en a beaucoup qui nous demandaient : « D'accord, mais vous étiez déjà habitués à faire ce que vous faites : qu'est-ce que ça a changé la rencontre avec Communion et Libération ? ». Ce qui a changé, c'est qu'il y a cinq ans on n'arrivait plus à faire notre travail ; il y avait une grande quantité

de problèmes et on pensait qu'on était responsable de la réponse, on avait la présomption de penser que c'était à nous de répondre aux problèmes. La première chose qu'on a apprise grâce à la rencontre avec Communion et Libération, c'est que c'est à nous de dire oui, mais le résultat ne nous appartient pas : le résultat appartient au Christ. Quand on a compris ça, c'est comme si on nous avait enlevé deux cents kilos des épaules. Au cours des cinq dernières années le mouvement a triplé et son poids est beaucoup plus léger.

L'autre chose qu'on a comprise de façon très claire, c'est que notre expérience était une expérience de douleur, de tristesse, parce que les gens avaient beaucoup de problèmes et qu'on n'arrivait pas à y répondre. On avait seulement une intuition : qu'on devait donner notre vie à cette œuvre, mais c'était une tâche triste, lourde. Quand on a commencé à comprendre qu'on faisait les choses non pas pour les personnes mais pour le Christ, on a commencé à le faire avec allégresse, c'est comme si toute l'allégresse, la joie du monde avait inondé notre cœur. Les gens nous disent : « Vous avez beaucoup changé : vous aviez un regard triste, aujourd'hui vous êtes joyeux ». Même le rapport entre nous a changé. Il y a dix-huit ans on s'est mis ensemble, on a commencé à vivre ensemble non pas parce qu'on était amoureux l'un de l'autre, mais parce qu'on était sûr qu'on avait une mission, on devait faire un travail. Et plus ce travail devenait difficile, plus on rejetait la faute sur l'autre, jusqu'au moment où on s'est dit : on a construit l'association, à présent le moment est venu que chacun fasse sa propre vie. Mais la rencontre avec CL nous a aidés à comprendre une autre chose : on n'était pas seulement ensemble parce qu'on devait construire quelque chose, on était ensemble parce que le Christ nous avait donné l'un à l'autre, et pas pour faire une œuvre, mais pour faire ensemble un chemin, pour que chacun de nous deux puisse aider le chemin de l'autre. Le sentiment amoureux que l'on sent à présent l'un pour l'autre n'existait pas auparavant. Il y a deux ans, on s'est marié à la mairie, on ne pouvait pas se marier à l'église parce que j'avais déjà été marié ; il y a deux mois, la déclaration de nullité de mon mariage est arrivée et en août, si Dieu le veut, on se mariera à l'église. Pourquoi est-ce important ? Parce que j'ai appris de don Giussani qu'on doit être un exemple, parce qu'on n'enseigne pas aux autres avec des mots, mais par notre exemple. Comment puis-je demander à tous ceux qui nous suivent d'être sérieux dans la vie si moi-même je ne suis pas sérieux avec la mienne ? Comment puis-je leur dire que le mari ou la femme c'est quelque chose de définitif dans la vie si dans ma vie ça ne l'est pas ? Même ça, c'est l'œuvre de don Giussani et de chacun de vous.

Quand on a remis le mouvement entre les mains de Carrón, on a répété le même geste que ce qu'il a fait avec don Giussani, parce qu'aujourd'hui ils sont très nombreux à nous suivre, mais ils doivent savoir que nous on suit une

personne, un Autre. Comme l'a dit Cleuza : « Ça n'a pas de sens qu'il y ait deux chemins ». Si j'ai rencontré quelque chose de tellement vrai et beau dans ma vie, je dois porter ça à ceux qui me suivent. Peut-être que vous ne vous en rendez pas compte, mais vous avez en main un grand trésor : vous êtes nés ou vous avez grandi dans un lieu où il existait déjà ce charisme que don Giussani nous a donné, et je ne suis pas sûr que vous arriviez à vous rendre compte de son importance. Pour nous, ça a été la rencontre avec quelque chose qu'on a attendu toute la vie et vous n'avez pas idée de l'importance de cet événement pour notre vie. Moi, je me sens très petit quand Carrón parle de notre expérience comme si c'était quelque chose de grand et de beau, parce que je ne sais pas s'il se rend compte que s'il n'y avait pas eu cette rencontre, notre histoire n'existerait sans doute plus. Si on pèse celui qui est le plus redevable à l'autre, notre dette envers vous est beaucoup plus grande que la vôtre.

Cleuza. Les jeunes en général sont curieux et ils me demandent : « Cleuza, tu vois le Christ partout. Comment je peux faire, moi aussi, pour voir le Christ partout ? ». En général je ne sais pas quoi répondre. Je n'ai pas fait d'études, j'ai été jusqu'à la quatrième année d'école primaire, je ne suis pas capable, je n'ai pas appris à lire et à réfléchir sur un texte : j'entends une parole, comme cette histoire des cheveux, et je la répète à tout le monde. Sur la place, ce jour-là, Carrón a dit une autre chose qui m'a frappée : il nous a dit que Jean, la première fois qu'il a vu le Christ, il avait seize ans ; j'avais déjà entendu ça, mais ce qui m'a frappée, c'est qu'il a dit que Jean a vu le Christ quand il avait seize ans et qu'il a écrit son évangile quand il en avait à peu près quatre-vingts, et qu'il se rappelait l'heure à laquelle il avait rencontré le Christ. Alors j'ai pensé : peut-être que j'ai compris quoi dire à ces jeunes quand ils me demandent : « Comment fait-on pour voir le Christ ? » ; « Comment je sens, comme je sais où est le Christ ? ». Tu dois faire comme Jean : tout ce dont tu te rappelles le jour et l'heure, c'est parce qu'il y avait le Christ. Pensez-y et puis si vous venez me dire : « Moi, je me souviens du jour où j'ai connu l'association », alors là il y a le Christ ; « Moi, je me souviens quand mon enfant est né »... Et comme ça on s'aide les uns les autres à se rappeler quand on a rencontré le Christ. Si je vivais deux cents ans, comment serait-il possible d'oublier le moment où je vous ai connus ? C'est impossible. Ça c'est le Christ. Je n'ai aucun doute sur le fait qu'ici il y a le Christ. Aucune feuille ne tombe d'un arbre si Dieu ne le veut. Pourquoi êtes-vous tous ici ? Il n'y a pas d'explication : la seule explication c'est parce qu'il y a le Christ. Alors moi, en rentrant au Brésil, quand je dois leur raconter cette rencontre, je dirai : « Il était environ dix heures du soir ».

Marcos. Je voudrais finir en remerciant pour cette occasion d'être ici et insister sur une préoccupation : cela dépend de chacun de nous que dans cinquante ans d'autres personnes rencontrent la beauté que nous avons rencontrée ici.

Javier Prades, le responsable de CL en Espagne, m'a dit quelque chose de beau : comment savons-nous si une personne devient sainte ? Quand, après sa mort, sa présence augmente de plus en plus. Nous, on a connu un saint, et c'est don Giussani : cela dépend de chacun de nous que cette mémoire ne soit pas perdue, parce qu'on doit désirer que nos petits-enfants rencontrent la beauté que nous, on a rencontrée. On a reçu un héritage d'une grande valeur, ne laissez pas mourir cet héritage, aidez les générations futures à rencontrer cette grande chose que nous avons reçue comme un cadeau.

Merci.

Index

MESSAGE DE SA SAINTETÉ BENOÏT XVI	3
 <i>Vendredi 25 avril, le soir</i>	
INTRODUCTION	4
MESSE – <i>HOMÉLIE DE DON PINO</i>	10
 <i>Samedi 26 avril, le matin</i>	
PREMIÈRE MÉDITATION – <i>La foi, méthode de connaissance</i>	12
MESSE – <i>HOMÉLIE DE S.E. MONSEIGNEUR STANISLAW RYLKO</i>	24
 <i>Samedi 26 avril, l'après-midi</i>	
SECONDE MÉDITATION – <i>La vie dans la foi</i>	28
 <i>Dimanche 27 avril, le matin</i>	
ASSEMBLÉE	42
MESSE – <i>HOMÉLIE DU MONSEIGNEUR MASSIMO CAMISASCA</i>	53
AVIS	55
MESSAGE REÇUS	59
MESSAGE ENVOYÉS	61
L'ART EN NOTRE COMPAGNIE	64
NOTES	67
 <i>Témoignage de Cleuza et Marcos Zerbini</i>	
	71
